

Transition vers une église incarnée au quotidien

**Guy Zeller
TransVision 2008**

Sommaire

Introduction	3
Remarques préliminaires	4
Mon cheminement	4
Dualisme	5
Les origines du dualisme	6
La distorsion spiritualiste	7
La distorsion matérialiste	9
Des chrétiens schizophrènes?	9
Une pyramide des appels	10
Une vision trinitarienne	10
Réconcilier ce que la Bible n'oppose pas	11
Eglise rassemblée – Eglise dispersée	12
Deux tendances qui sont le fruit du dualisme	14
Sécularisme et piétisme	15
Je suis avec vous tous les jours... ..	17
Une spiritualité de la vie quotidienne	17
Vivre avec Jésus aujourd'hui	18
La pratique de la présence de Dieu	19
Le Dieu devant qui je me tiens... ..	20
L'exemple de l'adoration	20
Vivre avec Jésus dans sa famille	23
Vivre avec Jésus dans son travail	26
Vivre avec Jésus dans ses loisirs/son repos	31
La dimension prophétique, contrepoids de l'incarnation	37
Conclusion	38

Introduction

De nombreuses personnes décrivent l'Europe comme une société post-chrétienne, impliquant par là que le christianisme fait de plus en plus partie de l'histoire, du passé, comme un héritage culturel. Ce courant véhicule toute une gamme de nouvelles valeurs, comme la tolérance, le relativisme... qui rendent de plus en plus difficile le partage de l'Évangile. Les vieilles méthodes d'évangélisation ne marchent plus. Les gens semblent de plus en plus indifférents. Le confort et l'éducation humaniste font que beaucoup n'ont plus besoin de Dieu. L'église a été confinée dans la sphère privée et ne constitue plus une référence, ni un repère pertinent.

Dans l'autre sens, nous entendons des quatre coins du monde parler de réveils extraordinaires, de conversions en chaîne, de mouvements d'implantation d'églises, de signes et de miracles... Même si nous n'entendons que les bonnes choses, dont certaines sont peut-être déformées ou exagérées à force de transmission orale ou d'enthousiasme, il faut reconnaître que l'Europe se trouve à la traîne de l'œuvre de Dieu dans les nations. Dieu agit effectivement puissamment dans le monde. Et l'on se prend à jalouser... Cependant, nous pourrions aussi voir les choses sous un autre angle et dire que l'Europe est en avance... dans le sens où l'Évangile y est présent depuis plus longtemps, et qu'elle se trouve confrontée à des défis que rencontrera l'Église des autres continents dans quelques décennies, voire quelques siècles.

Je me souviens d'un orateur décrivant les différentes étapes de l'évolution d'une œuvre sous le sigle 4M. Ces 4M en anglais sont les abréviations des termes *man* (homme), *movement* (mouvement), *machine* et *monument*. Dans ce sens, l'Europe est peut-être déjà dans la phase monument alors que d'autres en sont encore dans le mouvement. Cela nous donne la responsabilité de tâtonner, de chercher, d'essayer et de trouver des solutions qui seront peut-être par la suite aussi utiles sur d'autres continents.

Cependant, il y a aussi des signes d'espérances dans nos nations: mouvement de prière, émergence de nouvelles églises, réflexions sur la vision biblique du monde, sur l'implication dans la société... Dans le monde qui nous entoure, le modernisme s'effrite et l'intérêt des gens pour la spiritualité au sens large augmente, ce qui ouvre beaucoup de perspectives.

Mais l'Église souffre peut-être d'un mal plus profond que le succès ou l'insuccès. En fait, la plupart des gens ne se sont pas fermés à Jésus, qui reste une personnalité populaire et admirée, mais aux systèmes religieux mis en place par l'Église. Il nous faudrait donc parler d'une société post-chrétienté plutôt que post-chrétienne.

Au-delà de ces observations, mon objectif dans cet ouvrage est de partager mon propre cheminement à la redécouverte du christianisme, pour passer d'une conception dualiste à une incarnation au quotidien, cheminement qui n'est de loin pas terminé et qui consiste à rechercher à vivre le style de vie de Jésus de manière holistique, dans tous les aspects de la vie et non seulement dans ceux désignés comme religieux ou spirituels.

Dans Luc 19, nous lisons l'histoire de Zachée, collecteur d'impôts de petite taille qui voulait voir Jésus lors de son passage à Jéricho. Pour ce faire, il lui fallut monter sur un sycomore afin de voir par-dessus la foule. Lorsqu'il passa sous l'arbre, Jésus s'arrêta et leva les yeux. S'adressant à Zachée, il lui dit: «Hâte-toi de descendre; car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison» (v. 5).

Il y a quelques années, ce passage m'a interpellé d'une nouvelle manière. J'étais en pleine réflexion sur le thème de la famille, qui se traduit justement par le terme «maison» tant dans l'ancien que dans le nouveau testament. En lisant ce texte, c'est comme si Jésus me disait: «Descends de ton arbre, aujourd'hui, il faut que je fasse ma demeure dans ta maison», donc dans ta famille, dans ta vie quotidienne. Nos églises sont parfois devenues une suite de réunions, elles sont comme cet arbre de Zachée. On monte dessus une ou deux fois par semaine pour voir passer Jésus, puis on redescend et la vie, la vraie vie, continue... En l'occurrence, Zachée a accueilli Jésus dans sa maison et c'est là que sa vie a réellement changé. Je crois que c'est là une parole de Dieu pour son église aujourd'hui, une exhortation à l'inviter dans nos vies quotidiennes et à ne pas l'emprisonner dans nos réunions.

Nous allons donc réfléchir ensemble à cette question de l'incarnation, soit comment vivre le ciel sur la terre, dans notre humanité quotidienne avec ses défis et ses limitations, en réalisant combien nous avons compartimenté notre vie de tous les jours.

Remarques préliminaires

Quand je me pose des questions et que je recherche l'origine d'un malaise ou des réponses à des questions profondes, je recherche un peu dans toutes les directions; je lis beaucoup; j'analyse; je compare; je prie... Ce que je vais partager avec vous n'est pas le produit d'un travail de recherche selon des critères académiques, mais le fruit des mes convictions et du travail de Dieu dans mon cœur. Il constitue un regard, peut-être biaisé et incomplet, mais je prie qu'il puisse vous inspirer à penser hors cadre et à vous mettre en route, vous aussi, pour redécouvrir la puissance du christianisme et vivre le style de vie de Jésus individuellement dans nos vies quotidiennes et collectivement comme un corps au service du monde qui nous entoure. Notre société a besoin d'un «nouveau» type de chrétien qui reflète Christ au quotidien. Je veux en faire partie.

Ce document est le fruit de réflexions et de remises en question personnelles d'abord. Il aborde donc les aspects de la vie personnelle du chrétien, et pas forcément ceux de la vie communautaire et de l'église en tant que corps. Dans ce domaine, j'en suis encore au stade de l'expérimentation et de la recherche et n'estime pas forcément avoir déjà beaucoup de choses à dire sur le sujet... J'aborde plus loin la question de l'église rassemblée et de l'église dispersée pour expliquer mon approche, qui consiste à apprendre à vivre l'église 24 heures sur 24, comme une mentalité qui nous habite constamment et pas seulement dans les réunions ou les activités officielles.

J'aimerais également dire qu'il y a un bon aspect théorique dans ces réflexions, ceci afin de travailler au changement de mentalité (le *metanoia*, soit la repentance) qui débouchera sur des changements au niveau des actions. Il y a tout de même des idées concrètes suggérées, mais ce n'est pas l'axe principal de ce document.

Ensuite, ce document focalise sur certains défis auxquels l'église actuelle est confrontée, en particulier le dualisme. Ces défis sont grossis et examinés en détails, car ils touchent au thème qui m'a été demandé. Mais cela ne signifie pas qu'ils sont les seuls défis devant nous (on aurait pu citer également, entre autres, l'individualisme ou le relativisme), ni qu'il faut examiner toutes les situations uniquement au travers du regard particulier développé ci-dessous.

D'autre part, ce document est un résumé d'un livre sur lequel je travaille et qui est à l'état brut à disposition sur notre blog familial : zeller.romandie.com, sous l'onglet incarnation (dans la colonne de droite). Pour ceux qui le souhaitent, vous y trouverez davantage de développement et d'informations sur certains éléments. D'ici l'année prochaine, je pense rajouter des chapitres liés à l'incarnation communautaire, ou l'église suivant le chemin de Jésus, qui s'est dépouillé et a pris la forme d'un serviteur pour devenir l'un des nôtres.

Mon cheminement

Depuis tout petit, je suis déconnecté du monde qui m'entoure. Timide, solitaire, sauvage, je passais plus de temps devant le poste de télévision qu'à jouer avec des amis. Lorsque je voyais la société de jeunesse faire la fête et se promener en état d'ivresse dans les rues du village, j'avais peur et j'ai inconsciemment fait ce vœu: «Je ne veux jamais devenir comme cela. Je ne veux jamais être des leurs.» Je ne venais pas d'une famille chrétienne, mes parents étaient protestants comme la plupart des gens, et mon père, en tant que syndic (l'équivalent vaudois du maire) du village pendant de nombreuses années, était très impliqué pour sa commune, ainsi que membre de nombreuses sociétés, coopératives et associations diverses. De mon côté, cependant, j'étais en retrait, ailleurs... Je ne faisais pas partie de ce monde, et ceci bien avant ma conversion.

Vers la fin de mon adolescence, Dieu m'a trouvé et je suis devenu chrétien. Et j'ai découvert la «planète église». Comme j'étais quelqu'un de solitaire et de déconnecté, je n'avais pas d'amis. Et j'ai

découvert là une famille, des gens qui m'aimaient pour qui j'étais et une sous-culture dans laquelle j'ai rapidement fait mon nid.

Je parle de la «planète église», car c'est tout un monde que j'ai découvert. Quasiment une autre planète, avec son langage, ses habitudes, ses us et ses coutumes, en bref: sa propre culture. J'ai grandi dans la «planète église», j'y ai pris des responsabilités, toujours plus grandes. C'est devenu mon monde, et j'y étais de plus en plus à l'aise. J'y suis devenu quelqu'un: j'ai appris à prêcher, à conduire la louange et à remplir des fonctions en vue.

J'étais à l'aise devant les foules. Le ministère devant une foule était certainement mon modèle principal et, bien qu'en commençant avec beaucoup de timidité, je suis devenu un expert. Parler devant des centaines de personnes ne me faisait plus peur. Conduire la louange, même devant plusieurs milliers de personnes, était pour moi le sommet de la réussite. Cependant, dans mes contacts personnels et rapprochés, j'étais distant et difficile d'accès. Je pensais que pour former des gens, il suffisait de leur donner un bon enseignement avec un bon orateur. Et que pour devenir un meilleur disciple de Jésus, il fallait passer plus de temps dans des réunions et des séminaires, se lever à davantage d'appels...

Et le monde qui m'entourait? J'y ai été de moins en moins impliqué. Au bout de quelques années, j'ai même quitté mon métier pour «servir le Seigneur à plein temps», ce qui fait que je n'avais quasiment plus de relation avec des non-chrétiens. J'étais en sécurité sur la «planète église». Oh, je faisais régulièrement de l'évangélisation, quittant momentanément la sécurité de l'église pour partager l'Évangile à quelques mortels païens et pécheurs lors d'une sortie-commando organisée, dans l'espoir de pouvoir les amener sur ma «planète» et de les arracher à leur culture déchue. Mais je restais très insécurisé dans ce monde qui m'entourait, j'avais peur des non-chrétiens, ne sachant pas comment être et vivre au milieu d'eux, tiraillé entre ce que je devrais faire en tant que chrétien et ce que j'étais réellement. Rien ne remplaçait le confort et la sécurité de la «planète église». C'était ma vie, c'étaient mes repères, cela devenait ma routine.

Cependant, je ressentais un malaise croissant. Quelle différence entre ce que je lisais dans la Parole et ma propre vie. Quelle différence entre ce Jésus, ami des pécheurs, abordable, passant la plupart de son temps avec les gens loin de Dieu (ou du moins éloignés du système religieux), et ma propre vie.

Quelle différence entre certaines de nos églises avec tous leurs programmes, leurs cultes et leurs activités et le rayonnement de l'église des Actes. Et plus j'allais à l'église, plus mon malaise grandissait. Aller à l'église? Cela résume bien mes questions: l'église est-elle un lieu où l'on se rend pour des événements, un bâtiment? Est-elle une réunion à certains moments de la semaine? Finalement, qu'est-ce que l'église? De plus, j'avais l'impression que l'église devenait un but en soi. Il fallait viser la «croissance de l'église», la rendre «abordable aux personnes en recherche»... Equiper les saints pour l'œuvre du service signifiait les former pour faire fonctionner l'église. Et comme l'église se vit de manière centralisée, dans nos programmes, nos réunions et nos bâtiments, pour pouvoir réellement vivre le réveil et rencontrer Dieu, il faut multiplier les réunions... prenant littéralement à la gorge tous ceux qui travaillent longuement et qui n'ont déjà que très peu de temps pour leur famille.

Un ami me partageait récemment: «J'avais l'impression que pour «faire tourner mon compteur pour le Seigneur», il fallait que je me rende à tous les séminaires, à toutes les réunions. En dehors de l'église, mon compteur ne tourne pas...» C'est un bon résumé. En caricaturant, on pourrait dire que nous avons tendance à exclure Dieu de nos vies quotidiennes, nous l'avons cantonné dans notre système religieux, la «planète église», et beaucoup de gens n'arrivent plus à connecter leur foi à leur vie de tous les jours.

Dualisme

J'ai alors pris conscience, après des années de vie chrétienne, du dualisme dans lequel j'avais fonctionné. Le dualisme partage la réalité et met les choses en opposition, c'est une dichotomie de la réalité. Par exemple, nous ne voyons pas la personne comme un tout, mais comme composée d'un corps, d'une âme et d'un esprit; et l'esprit est plus important que l'âme, qui est plus importante que le

corps. Ainsi, l'église dualiste accentuera le spirituel par rapport au matériel. Ce qui implique qu'elle doit se cantonner uniquement dans les questions spirituelles ou religieuses et qu'elle ne devrait pas s'impliquer dans les questions de société, dans ce qui se passe dans le monde extérieur, comme si Dieu n'était le Dieu que des choses spirituelles. Le résultat, c'est que nous avons des chrétiens compartimentés, qui prient magnifiquement dans l'église et qui agissent à l'opposé en dehors.

Nous avons séparé le spirituel du matériel. Certains sont complètement dans le mystique, dans les hautes sphères de l'adoration, de l'intercession, du combat spirituel et du prophétique, alors que d'autres sont dans le social, l'entraide et la compassion. Les deux parties ont tendance à porter l'une sur l'autre un regard critique rempli d'incompréhensions et de jugements. Nous avons séparé le dimanche du reste de la semaine ou, pour dire les choses autrement, l'église du reste de la vie. Nous avons séparé le public du privé, l'éternel du temporel, le céleste du terrestre, l'intérieur de l'extérieur, le sacré du séculier...

Le dualisme, dans l'expérience religieuse, va en fait plus loin que la séparation de l'esprit et de la matière, c'est la séparation de Dieu, de «l'église» ou de la foi, et de la vie quotidienne. Et en voulant compartimenter les choses, on les met en opposition plutôt qu'en complémentarité.

Concrètement, comment ce dualisme se manifeste-t-il dans l'église? Voici parmi beaucoup d'autres quelques concepts que nous utilisons fréquemment et qui nous piègent dans cette fausse dichotomie:

- *Eglise*: nous avons mis l'église en boîte, la réduisant à un bâtiment ou à un rassemblement. Ce faisant, nous en avons fait un but en soi, courant le risque d'oublier sa raison d'être. De plus, nous avons perdu de vue que l'église, c'est les gens et que nous sommes l'église vingt-quatre heures sur vingt quatre, que nous soyons rassemblés ou dispersés.
- *Clergé – laïcs*: cette dichotomie nous fait penser qu'il y a des gens qui sont serviteurs de Dieu et d'autres pas, qu'il y en a qui servent Dieu et d'autres qui se contentent de payer, de prier et de former une audience. Mais la Bible nous dit que nous sommes un peuple de sacrificateurs. Nous sommes tous des prêtres, nous avons tous un ministère.
- *Sacré – séculier*: là, nous ôtons toute importance à ce qui est fait dans le monde. S'engager dans la politique, dans l'économie ou l'éducation n'est pas sacré. Cela amène une vision tordue du monde qui nous entoure, limitant le service de Dieu au compartiment «privé» ou «église».
- *Ministère à plein-temps*: cette expression sous-entend que seuls ceux qui sont dans la mission ou les professionnels de l'église servent Dieu à plein-temps. Et les autres? C'est révélateur de notre dualisme. Un enseignant, un mécanicien, une femme au foyer ne servent pas Dieu à plein-temps, vu qu'ils sont hors de la «planète église»...
- *Missionnaire*: ce terme implique qu'il existe des spécialistes qui sont envoyés dans des régions lointaines. Pourtant, la Bible n'est-elle pas claire sur le fait que nous sommes tous envoyés, et que nous avons tous un champ de mission? Et ce que l'on soit «à plein-temps» ou non...
- *Adoration*: ce mot est devenu synonyme de la première demi-heure du culte du dimanche ou d'un moment de chant. Cependant. On ne trouve pas cette idée dans le Nouveau Testament. L'adoration est un style de vie qui touche à tout ce que nous sommes et à tout ce que nous faisons...

Nous pourrions en citer beaucoup d'autres, mais ces quelques exemples suffisent à nous montrer combien nous sommes prisonniers de certaines fausses définitions de termes essentiels qui, mal compris, nous font passer à côté de toute une dimension vitale et font de l'église un simulacre de ce qu'elle devrait être.

Les origines du dualisme

Notre société occidentale est fondée sur la pensée grecque. Platon, le premier, a enseigné l'idée de la gradation de la réalité. L'esprit ou la pensée est le niveau le plus élevé. La matière ou le matériel est moins réel. La matière en est ainsi venue à être perçue comme moralement mauvaise.

L'église primitive a déjà été fortement influencée par ce dualisme ambiant. Plus elle se frottait au monde hellénique, plus les distorsions provenant de la pensée grecque ont cherché à s'infiltrer dans l'église. En fait, sur le plan de la foi chrétienne, le vrai combat du dualisme se cristallise autour de la personne de Jésus-Christ. Certains ont pensé que Jésus, qui est Dieu, n'a pas réellement pu s'abaisser à devenir un homme. D'autres, au contraire, ont estimé que Jésus est un homme et qu'il ne pouvait pas réellement être Dieu. Le dualisme ne peut pas réconcilier les deux natures de Christ. Tant de chrétiens luttent avec l'humanité de Jésus. Pour eux, Jésus était au dessus de l'humanité; il ne devait pas aller aux toilettes. Il ne devait pas avoir de pulsions sexuelles ni de désirs. A la fin, il nous reste une image d'un Jésus éthéré, qui a marché vingt centimètres au dessus du sol, ne se souillant jamais les mains avec une humanité ordinaire.¹ On peut citer dans les hérésies condamnées au fil des siècles le docétisme, le gnosticisme et le marcionisme. La lettre aux Colossiens est par ailleurs une réponse de Paul pour mettre en garde les chrétiens de Colosses à la doctrine gnostique. On y trouve donc quelques passages très éclairants sur la vision chrétienne «holistique» du monde qui écarte tout dualisme, qui est réellement un danger présent depuis les origines du christianisme.

Les implications sont évidentes. Nous avons besoin tant de l'Esprit que de la matière pour bâtir l'église. Nous travaillons dans un monde réel avec des relations humaines réelles. Nous avons besoin de développer tant la dimension horizontale (humaine et communautaire) que la verticale (spirituelle, tournée vers Dieu). La Parole est réellement devenue chair et elle a habité parmi nous! La tragédie dans cette division, comme c'est souvent le cas, c'est que les deux côtés ont raison et tort en même temps.

En fait, c'est toute notre société qui est dualiste. La pensée grecque nous a amenés à segmenter la société, à la séparer en compartiments, à la mettre en boîte. Dans son élan vers la sécularisation, la société elle-même nous pousse à rester dans ce dualisme, réduisant la foi à la sphère privée, l'église au dimanche et à ses bâtiments...

Etonnamment, avec le temps, les chrétiens se sont mis d'accord avec la vision du monde ambiante réduisant le christianisme et la foi à quelque chose de privé et l'excluant des sphères publiques. Il est remarquable que les chrétiens aient accepté cette vision du monde. Même si nombre d'entre eux ont rejeté l'athéisme de la modernité, ils ont coopéré en enfermant Dieu. La foi a été réduite à une expérience subjective, la moralité chrétienne est devenue une question de comportement personnel plutôt que de nécessité sociale. La compartimentation de la vie quotidienne a fait que le christianisme s'est de plus en plus retiré du monde, tout comme les chrétiens, qui généralement poursuivaient leurs occupations dans le monde sans les voir connectées à la transcendance qu'ils trouvaient dans leur foi. Et nous avons bâti la «planète église», un monde virtuel déconnecté du monde réel dans lequel les gens sont censés vivre leurs vocations.

La distorsion spiritualiste

La notion de vocation implique que tous les disciples du Christ vivent l'ensemble de leur vie comme une réponse à l'appel de Dieu. Cependant, ce caractère holistique de l'appel a souvent été tordu pour devenir une forme de dualisme qui élève le spirituel aux dépens du séculier.

Le premier exemple le plus clair de la distorsion spiritualiste se trouve dans la *Démonstration évangélique* d'Eusèbe de Césarée (env. 270-340 ap. J.-C.). Il argumente que Christ a donné «deux manières de vivre» à son église. La première est la «vie parfaite»; l'autre est «autorisée». La vie parfaite est spirituelle, consacrée à la contemplation et réservée aux prêtres, aux moines et aux nonnes; la vie autorisée est séculière, consacrée à l'action et ouverte à des tâches telles que l'armée, le gouvernement, l'agriculture, le commerce et la famille. Là où ceux qui suivent la vie parfaite «paraissent mourir à la vie des mortels, n'emportant avec eux rien de terrestre sinon leur propre corps, et en pensée et en esprit semblent être déjà au ciel», ceux qui suivent la vie autorisée, «plus humble et

¹ Michael Frost et Alan Hirsch, *The shaping of things to come*, Hendrickson Publishers, 2003, pp. 120-123

plus humaine», ont «un genre de grade de piété secondaire.» C'est ce qu'exprime ce schéma tiré du livre des Darrow Miller «Faites des nations mes disciples²»:

Le gnosticisme évangélique



Elevé/vil, sacré/séculier, parfaite/autorisée, contemplation/action... le dualisme et l'élitisme de cette vision du monde est évident. Par la suite, il continuera de dominer la pensée chrétienne. Par exemple, tant Augustin que Thomas d'Aquin ont loué le travail des fermiers, des artisans et des marchands, mais ont toujours élevé la vie contemplative (*vita contemplativa*) au dessus de la vie active (*vita activa*). La vie active était décrite comme deuxième classe, une question de nécessité; la vie contemplative comme première classe, une question de liberté. En bref, écrit Thomas d'Aquin, la vie de contemplation était «simplement meilleure que la vie d'action.» Même aujourd'hui, chez les catholiques, lorsqu'une personne retrouve une vision de l'appel plus holistique, le fait de «répondre à l'appel» est communément le jargon pour devenir prêtre ou nonne.

Dans ce monde d'aristocratie spirituelle et de hiérarchie rigide, *La captivité babylonienne de l'Eglise* de Martin Luther a explosé comme un coup de tonnerre en 1520. Lui-même moine augustinien, Luther recommandait l'abolition des ordres et l'abstention de tous les vœux. Pourquoi? Parce que, selon lui, la vie contemplative n'a pas de support dans les Ecritures; elle renforce l'hypocrisie et l'arrogance; et elle engendre «la suffisance et un mépris de la vie chrétienne commune.»

Mais même ces propositions radicales pâlisent à côté du paragraphe suivant écrit par Luther: «Le travail des moines et des prêtres, quelque saint et ardu qu'il soit, ne diffère pas d'un brin aux yeux de Dieu du travail du laboureur rustique dans le champ ou de la femme vaquant à ses tâches ménagères, mais tous ces travaux sont mesurés devant Dieu par la foi seule... En vérité, la tâche domestique subalterne d'un valet de chambre est souvent plus acceptable pour Dieu que tous les jeûnes et autres œuvres d'un moine ou d'un prêtre, parce que celui-ci manque de foi.»

² Darrow Miller, *Faites des nations mes disciples*, Editions Jeunesse en Mission, 2008

Les implications culturelles de la redécouverte de la notion d'appel ont été explosives. L'appel a donné au travail quotidien une dignité et une importance spirituelle. L'appel a donné aux humbles personnes et aux tâches ordinaires un investissement d'égalité qui a ébranlé les hiérarchies et a constitué une impulsion vitale vers la démocratie. Quelques siècles plus tard, dans la ligne de Luther, Abraham Kuyper dira: «Il n'y a pas un centimètre carré de la création entière pour lequel Jésus Christ ne crie pas: «Il est à moi! Il m'appartient!»³

La distorsion matérialiste

Là où la distorsion spiritualiste est une forme de dualisme spirituel, élevant le spirituel aux dépens du séculier, la distorsion matérialiste est une forme séculière de dualisme, élevant le séculier aux dépens du spirituel.

Sous la pression du monde moderne, la distorsion matérialiste est plus extrême. Elle coupe le séculier du spirituel et réduit la vocation à un terme alternatif pour «travail».

Pour les Puritains, qui étaient globalement des champions de la notion d'appel, des expressions telles que *travail*, *commerce*, *emploi* et *occupation* en sont venues à être utilisées de manière interchangeable avec *appel* et *vocation*. Ce faisant, les lignes directrices des appels ont glissés; au lieu d'être dirigés par les commandements de Dieu, ils étaient perçus comme dirigés par les devoirs et les rôles dans la société. Le jour arriva où foi et appel ont été séparés. La notion de base que chaque chrétien doit avoir un appel a été engloutie dans la notion que chaque citoyen doit avoir un travail.

Dans le flot de la vie européenne et américaine, la sécularisation constante de l'appel a poursuivi son rythme. Lentement mais sûrement, les appels secondaires ont avalé l'appel premier. A l'apogée de la révolution industrielle, les jeux étaient faits et les résultats ont été dévastateurs.

Cela impliquait d'un côté que le travail devenait sacré. Là où la Bible restait réaliste par rapport au travail, le percevant après la chute comme autant créatif que maudit, la société occidentale de la fin du dix-neuvième et du début du vingtième siècle a complètement perdu cet équilibre. Le travail était non seulement entièrement bon, mais il était virtuellement canonisé (rendu saint) dans un crescendo d'enthousiasme qui fut appelé par la suite «l'éthique protestante». «L'homme qui bâtit une usine bâtit un temple», déclara le président américain Coolidge; «l'homme qui y travaille y adore.» «Le travail», proclama Henry Ford, «est le salut de la race humaine, moralement, physiquement, socialement.» C'est l'essence du capitalisme.

D'un autre côté, le même triomphe impliquait que l'appel devenait séculier. Le terme «vocation» pouvait maintenant être utilisé comme un mot distingué pour des professions exigeantes, mais sous-payées (comme les infirmières) et pour les professionnels religieux (comme les missionnaires).⁴

Plus largement, on peut parler d'une évacuation de la dimension spirituelle de la pensée moderne. Frédéric Lenoir, rédacteur en chef du journal *Le monde des religions*, l'a bien mis en évidence dans ses ouvrages «Les métamorphoses de Dieu» et «Le Christ philosophe» (éditions Plon). Le monde moderne n'aurait pas pu naître dans une autre culture que celle du christianisme, mais au fil des siècles, il s'est petit à petit libéré de la matrice qui l'a fait naître, soit une vision du monde chrétienne, pour n'en garder que certaines des valeurs détachées de leur source originelle.

Dans le concret, ces «religions séculières», comme le marxisme ou le capitalisme, on fait long feu et ont démontré leur incapacité à satisfaire les besoins profonds de l'être humain. C'est pourquoi on voit réapparaître la spiritualité dans le monde séculier, mais un nouveau type de spiritualité, ouvert, tolérant et à la carte.

³ Os Guinness, *The call*, 1998, Word Publishing, pp. 31-35

⁴ Os Guinness, *The call*, 1998, Word Publishing, pp. 37-43

Des chrétiens schizophrènes?

Le 28 octobre 1787, William Wilberforce écrivit dans son journal des mots qui vont devenir célèbres: «Le Dieu tout puissant a placé devant moi deux grands objectifs, la suppression du commerce des esclaves et la réforme des manières» - en termes actuels, «habitudes, attitudes, morales, mœurs».

Etonnamment, aucun grand réformateur dans l'histoire occidentale n'est aussi peu connu que William Wilberforce. Son succès dans le premier des «deux grands objectifs» a été décrit comme le plus grand accomplissement moral du peuple britannique. Son succès dans le second fut crédité par un historien comme ayant sauvé l'Angleterre de la révolution française, démontrant le caractère qui allait constituer le fondement de la période victorienne.

Il faut souligner que le combat de Wilberforce a été mené face à une opposition considérable. Par rapport à la tâche, la pratique de l'esclavage était quasiment universellement acceptée et le commerce des esclaves était aussi important pour l'économie de l'empire britannique que l'industrie de la défense pour les Etats-Unis d'aujourd'hui. Parmi ses opposants se trouvaient de puissants lobbies coloniaux et économiques, des héros nationaux comme l'amiral Nelson et la plupart des membres de la famille royale. Et par rapport à sa persévérance, Wilberforce travailla sans relâche pendant près de cinquante ans avant d'atteindre son objectif.

Mais peut-être que l'aspect le plus surprenant est que William Wilberforce fut à un cheveu de passer à côté de son appel historique. Sa foi en Jésus-Christ a animé sa passion pour la réforme tout au long de sa vie. A un certain point, il a conduit ou activement participé à soixante-neuf initiatives différentes, plusieurs ayant une importance mondiale. Mais lorsque Wilberforce est venu à la foi à l'âge de vingt-cinq ans en 1785, sa première réaction fut d'abandonner la politique pour le «ministère». Il pensait, comme des millions d'autres avant et après lui, que les affaires «spirituelles» étaient beaucoup plus importantes que les affaires «séculières».

Heureusement, un pasteur – John Newton, le marchand d'esclave converti qui a écrit *Amazing Grace* – persuada Wilberforce que Dieu voulait qu'il reste dans la politique plutôt que d'entrer dans le ministère. «Il est à espérer, et je le crois», écrivit Newton, «que Dieu vous a levé pour le bien de la nation.» Après beaucoup de prière et de réflexion, Wilberforce conclut que Newton avait raison. Dieu l'appela à être champion de la liberté des opprimés – en tant que parlementaire. «Ma route,» écrivit-il en 1788, «est une route publique. Mes affaires sont dans le monde; et je dois me mélanger dans les assemblées des hommes, ou quitter le poste que la Providence semble m'avoir assigné.⁵»

Malheureusement, pour chaque disciple de Christ qui, comme William Wilberforce, choisit de ne pas élever le spirituel aux dépens du séculier, il y en a des milliers d'autres qui cèdent à cette tentation. Je me souviens d'avoir prié avec ce jeune homme pendant un camp de ski. Il aimait Dieu de tout son cœur, et rêvait de devenir professeur au gymnase. Il souhaitait s'inscrire à l'université pour s'y préparer. Cependant, son pasteur l'a fortement découragé, le poussant à faire une école biblique, car «il avait le potentiel pour devenir serviteur de Dieu». Evidemment, un professeur n'est pas un serviteur de Dieu... Et que penser de ces hommes de valeur, occupant des places importantes dans la société, désespérés de ne plus avoir assez de temps pour «exercer un ministère»...

Une pyramide des appels

Ce dualisme nous a donc poussés à considérer certaines professions ou certains appels comme plus valides que d'autres. Observons le schéma ci-dessous:

⁵ Os Guinness, *The call*, 1998, Word Publishing, pp. 28-30



Les missionnaires à l'étranger représentent la vocation par excellence, liée à un appel de Dieu précis, à un sacrifice, à un renoncement... Ils sont au sommet de la pyramide dans notre perception.

Ensuite viennent les pasteurs ou les missionnaires locaux. Ils ont quitté leur formation séculière pour «se mettre au service de Dieu, à plein temps».

Puis viennent toutes les personnes impliquées dans une profession sociale, au service direct des personnes, pour améliorer leur santé, leur condition, leur statut. Le lien avec les commandements bibliques est là encore facile à faire.

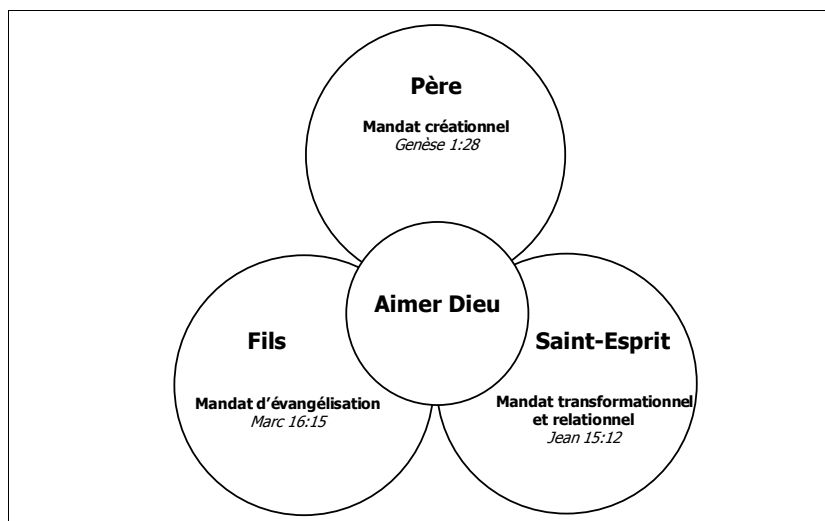
Puis viennent toutes les personnes ayant des talents artistiques, les musiciens... Ils peuvent écrire des chansons qui parlent de l'Évangile, ils peuvent peindre des tableaux bibliques... Bien sûr, si ces artistes ne peignent, n'écrivent ou ne composent pas de choses directement en rapport avec la foi, ils se retrouvent une fois de plus en bas de liste (car en plus, en général, ils ne peuvent pas contribuer beaucoup aux offrandes...).

Puis tout en bas viennent les gens qui travaillent dans le monde. Il est plus difficile de donner du sens à leur vocation. Ils travaillent avec «des richesses injustes», passent leur temps dans le monde corrompu et souillé... On s'attend à ce qu'ils contribuent financièrement et en temps au ministère et aux programmes de l'église.

Une vision trinitaire

Une autre racine du dualisme peut se trouver dans une vision des choses trop unitarienne, favorisant le mandat d'une des personnes de la Trinité par rapport aux autres. Dans une bonne théologie, les trois personnes de la Trinité coopèrent dans leur œuvre en faveur du monde. Cependant chacun des membres de la Trinité joue un rôle prééminent dans une saison particulière de l'histoire du salut. Le Père a joué le premier rôle dans la création, le Fils dans la réconciliation et le Saint-Esprit dans la transformation et l'accomplissement. Mais tous sont impliqués à chaque fois. Lors de la création, la Parole était aussi présente (Jean 1:1, Colossiens 1:15-20, Hébreux 1:3...) ainsi que l'Esprit (Genèse 1:2, Psaume 104:30...). Ils travaillent ensemble.

Les individus, les missions, les ministères et les églises saisissent souvent un aspect de l'œuvre de la Trinité, militent pour leur vision particulière et entrent souvent en compétition avec les autres. Il n'est pas faux d'avoir un accent ou un appel particulier dans un domaine, mais il est impérialiste de clamer que «notre vision des choses est la plus essentielle» comme si le corps était un seul organe (1 Corinthiens 12:14-21). Certains se concentreront davantage sur la gestion de la création et du monde que Dieu nous a confié, d'autres sur l'évangélisation et la nouvelle création, d'autres enfin sur la transformation et la relation. Mais nous pouvons tous affirmer l'importance des autres, bénir leur travail et promouvoir une vision équilibrée de l'œuvre trinitaire de Dieu dans la création, la réconciliation et la transformation. C'est pourquoi nous devons développer une théologie des trois mandats (voir diagramme).



Certains n'ont mis l'accent que sur le mandat créationnel ou culturel. Ils soulignent justement que nous sommes d'abord des créatures, ensuite des chrétiens, et mettent l'accent sur notre relation horizontale avec le monde. Cependant, ils peuvent facilement devenir sécularisés et perdre le sens de l'urgence dans l'évangélisation.

D'autres sont justement centrés sur Christ et accentuent l'évangélisation. Cependant, ils oublient que Christ est aussi le Créateur. Ils poussent pour avoir plus d'«ouvriers chrétiens à plein temps» pour l'œuvre du Royaume et voient le travail ordinaire ou «séculier» juste pour remplir son porte-monnaie et mettre de la nourriture sur la table, ou alors pour des opportunités de témoignage verbal. Ils ne voient pas que l'exercice de la domination selon Genèse 1, c'est travailler pour le Royaume. Le témoignage et la mission sont plus larges que l'évangélisation verbale et la proclamation, même si ces aspects sont compris dedans et importants.

D'autres encore nous rappellent notre expérience de la présence du Saint-Esprit, sa guérison, sa puissance et l'immanence de la venue du Royaume. Cependant, ils peuvent oublier que l'Esprit est aussi l'Esprit de la Parole/Christ et du Créateur. Ils ont ainsi tendance à confiner l'Esprit et les dons spirituels à l'église, sans voir leur pertinence dans le monde du travail. Cependant, des dons comme ceux d'administration, de miséricorde, de leadership et de conseil, parmi beaucoup d'autres, sont de toute évidence très pertinents dans le monde qui nous entoure.

Réconcilier ce que la Bible n'oppose pas

Empêtrés dans le dualisme, nous devons faire le choix conscient de réconcilier ce que la Bible n'oppose pas et de mettre ces éléments en synergie. Jésus est à la fois Dieu et à la fois homme. Il était profondément spirituel, homme de prière s'il en est, de vision, agissant dans les dons de l'Esprit et la puissance de Dieu, mais aussi profondément humain, aimant rire, manger et relationner, manifestant le fruit de l'Esprit et la compassion. Il devait être Dieu pour pardonner notre péché, et il devait être homme pour mourir à notre place et nous représenter.

De même, Dieu est à la fois transcendant et immanent. Transcendant signifie au-delà de la réalité visible du monde qui nous entoure. Immanent signifie présent, impliqué dans le monde qui nous entoure. Dieu est les deux, même si ces deux réalités semblent s'exclure, nous avons besoin des deux pour vivre une foi équilibrée, à la fois mystique et incarnée, la tête dans le ciel et les pieds sur terre. Le fait de mettre l'accent sur la transcendance de Dieu nous pousse à sortir du monde pour le rencontrer (contemplation, retraite...). Le fait de mettre l'accent sur l'immanence de Dieu nous pousse à le rencontrer dans le monde (engagement concret, action...). Nous avons besoin des deux.

Notre ennemi est celui qui divise. Il est celui qui sépare. Au-delà des Grecs et des Pharisiens, notre ennemi a bien réussi son coup. Il a réussi à «dualiser» l'Évangile de notre Seigneur, à en séparer les aspects humains et divins, terrestres et célestes. Il a non seulement réussi à les séparer, mais à les

opposer. Il s'agit profondément d'un combat spirituel! Mais dans son incarnation, Jésus a réconcilié l'homme et Dieu, ce qui est sur la terre et ce qui est dans les cieux. Colossiens 1:19-20 nous rappelle: «Il a voulu par lui réconcilier tout avec lui-même, tant ce qui est sur la terre que ce qui est dans les cieux, en faisant la paix par lui, par le sang de sa croix.»

Ce que nous croyons a des conséquences. Il ne s'agit pas uniquement de théologie et de dogmatisme doctrinal. Notre dualisme a eu des implications très concrètes dans l'histoire de l'église et dans son impact sur le monde qui nous entoure. Alors que nous réconcilions ces différents éléments, que nous mettons ensemble ces différents mandats en laissant le Seigneur renouveler notre intelligence, nous allons redécouvrir une foi incarnée, une spiritualité de la vie quotidienne, tant individuelle que communautaire. Explorons certaines des implications de ce changement de mentalité (*metanoia*).

Eglise rassemblée – église dispersée

Nous avons appris à vivre la partie église rassemblée de l'*ekklesia* depuis des siècles, et nous cherchons constamment à la réformer, à la renouveler, à la repenser pour la rendre culturellement pertinente. Tous nos efforts, toute notre planification et toutes nos stratégies portent sur l'église rassemblée. C'est bien, mais nous devons aussi travailler sur un autre plan.

Votre travail est un ministère de votre église. Votre rôle de parent est un ministère de votre église. Je vois si souvent des chrétiens découragés qui me disent: «Mon église ne va nulle part!» Je leur réponds: «Je ne suis pas d'accord avec toi; en réalité, ton église va partout!»

Chaque jour, vous et les autres membres de votre église vous retrouvez dans une grande variété d'emplacements, de situations professionnelles. Si vous faisiez la liste des personnes fréquentant vos réunions avec leur lieu d'habitation, de profession, les associations et clubs sportifs auxquels elles appartiennent, leurs lieux d'études, leurs moyens de transport et particulièrement leurs lieux de travail, et que vous notiez toutes ces informations sur un grand panneau un dimanche matin en disant: «Tous ces lieux, oui, tous ces lieux, représentent la sphère d'influence et de mission de notre communauté!», les gens seraient étonnés. Même si vous faites partie d'une petite église, elle possède, au travers de la vie quotidienne de ses membres, une sphère d'influence et de mission qui dépasse tout ce que vous avez imaginé. Tout cela, sans dépenser quoi que ce soit au niveau budget, sans mettre en place un nouveau comité, une autre soirée tardive, un autre programme, une autre activité ou une nouvelle responsabilité.

Il y a un immense besoin de redonner de l'importance à l'église dispersée par rapport à l'église rassemblée. De nombreuses questions récurrentes liées à ce que nous devons faire lorsque nous nous réunissons ne seront jamais résolues à moins de voir nos priorités renversées. C'est seulement lorsque nous prioriserons l'église dispersée que nous saurons comment utiliser au mieux le temps que nous passons ensemble lorsque nous sommes rassemblés. J'utilise dans ce document l'expression «église rassemblée» lorsque des chrétiens se réunissent dans un même lieu (que ce soit l'église locale, un séminaire, un groupe de maison, une soirée de prière...) et l'expression «église dispersée» lorsqu'ils vaquent à leurs occupations quotidiennes, soit l'église hors rassemblements. Je prends pour illustrer ces deux concepts l'image d'une famille. Avec ma femme et mes cinq enfants, je représente une famille. Nous sommes une famille quand nous sommes réunis, mais nous restons une famille quand nous sommes dispersés. Bien sûr, nous ne pouvons vivre les bénéfices liés au fait d'être une famille que lorsque nous sommes réunis, mais nous ne cessons pas d'être famille quand chacun est dans un endroit différent. Il en va de même pour l'église.

Une des manières de renverser cette situation est que chaque chrétien recherche le soutien dans la prière de son église locale et de ses frères et sœurs pour sa situation professionnelle quotidienne. Le ministère d'une église n'est pas limité à ce que fait le pasteur, ni à ce qui apparaît sur le bulletin de la communauté. Il est constitué de la somme des vies, des professions, des paroles, des valeurs, des relations, des styles de vie et des convictions de chaque membre et de chaque famille, dans toutes les situations dans lesquelles ils se trouvent chaque jour de chaque semaine. Les responsables des églises locales ont reconnu cette vérité depuis longtemps au niveau du principe, mais ont de la peine à la

mettre en pratique. La conséquence, c'est que les dons que Dieu a donnés à son peuple ont été principalement perçus comme des dons «spirituels», les équipant pour un ministère dans l'église rassemblée. Cependant, ils nous ont aussi été confiés pour être utilisés sur nos places de travail, dans nos familles, dans nos villages et nos sociétés locales. De façon similaire, les membres sont considérés comme ceux qui «soutiennent l'église» plutôt que ceux qui sont soutenus par l'église, afin qu'ils incarnent les valeurs de l'église sur leurs places de travail, dans leurs familles et leurs quartiers.

Quelque part, notre dilemme a été le fait que dans nos églises, nous avons appris la partie «rassemblement» de l'équation, mais nous avons continuellement lutté dans la partie «dispersion». C'est comme si nous avons créé un court-circuit dans ce courant de vie, cherchant notre accomplissement uniquement dans le rassemblement. Nous avons oublié que lorsque nous coupons un circuit ou un flot d'énergie, c'est toute l'énergie qui s'arrête – pas juste dans une partie du circuit, mais dans son ensemble. Pour transposer la métaphore, une église qui tente de vivre par ses rassemblements sans envoyer ses membres dans la dispersion découvrira – comme des milliers de nos églises contemporaines – que même le rassemblement perd de sa puissance. Il commence à mourir; il perd sa capacité à nous restaurer ou à nous motiver. La réunion et la dispersion devraient être aussi naturellement liées que le flux et le reflux des marées.

Notre accent excessif sur l'ecclésiologie, ou la doctrine de l'église rassemblée, néglige habituellement le rôle des «laïcs», ou la doctrine du peuple de Dieu dispersé. Pour combler le fossé entre laïcs et clergé, nous devons changer notre image de l'église, avec un ou deux pasteurs, faisant référence au rassemblement du dimanche avec une ou deux réunions en semaine et comprendre qui est le peuple de Dieu, dans lequel chacun a un ministère, qu'il soit rassemblé ou dispersé, que nous soyons le dimanche ou le lundi. Bibliquement, le rassemblement de l'église est un sous-ensemble du peuple de Dieu. En tant que citoyens du royaume de Dieu, nous ne devrions pas passer tout notre temps rassemblés dans nos bâtiments comme dans un ghetto chrétien. Au lieu de cela, nous nous y rassemblons pour être préparés à régner humblement et à transformer nos cités, nos familles et nos places de travail à la lumière de la ville de Dieu qui vient. La plupart de l'eschatologie populaire enseignée dans nos églises aujourd'hui tend à isoler l'église et l'empêche même de considérer qu'elle a une destinée de régner avec Christ sur les villes et les nations.

La mission extérieure ne se produira pas si elle n'est pas soutenue et fortifiée lorsque le peuple de Dieu se rassemble pour vivre et célébrer la puissance du Seigneur. D'un autre côté, le rassemblement est stérile s'il se vit d'une manière telle qu'il devient une fin en soi. La réalité de notre appel consiste à vivre un rythme qui nous amène de l'intérieur vers l'extérieur, puis nous ramène vers l'intérieur, et ainsi de suite. Se réunir sans être envoyé est narcissique; être envoyé sans d'abord s'être rassemblé est un exercice d'activisme sans but. Nous devons être rassemblés pour être dispersés. Nous devons vivre notre dispersion pour faire de notre rassemblement un signe du royaume qui vient. Inévitablement, ce n'est pas ou l'un ou l'autre, mais bien les deux dont nous avons besoin.⁶

Deux tendances qui sont les fruits du dualisme

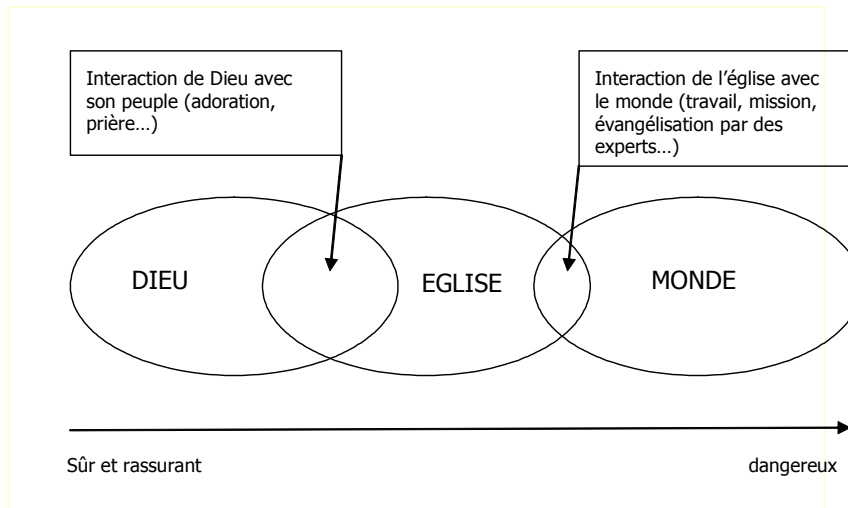
Historiquement, l'église a eu deux tendances extrêmes dans son rapport au monde:

1. L'évasion: cette démarche est basée sur la crainte d'être souillé par le monde et pousse à s'en retirer autant que possible. Le royaume de Dieu consiste à sortir du monde. En général, cela est accompagné d'une eschatologie pessimiste où de toute façon le monde est voué à la destruction et au jugement.
2. La domination: cette démarche cherche à prendre le pouvoir sur le monde pour lui imposer sa culture et ses valeurs. On a vu de telles dérive dans la démarche missionnaire colonialiste d'il y a quelques siècles où l'on a «converti» de force des populations entières, où on a forcé des indigènes à renoncer à leur culture et à adopter la culture occidentale, perçue comme chrétienne. Cette démarche reste un danger aujourd'hui, même si cela se fait plus subtilement, par exemple sous

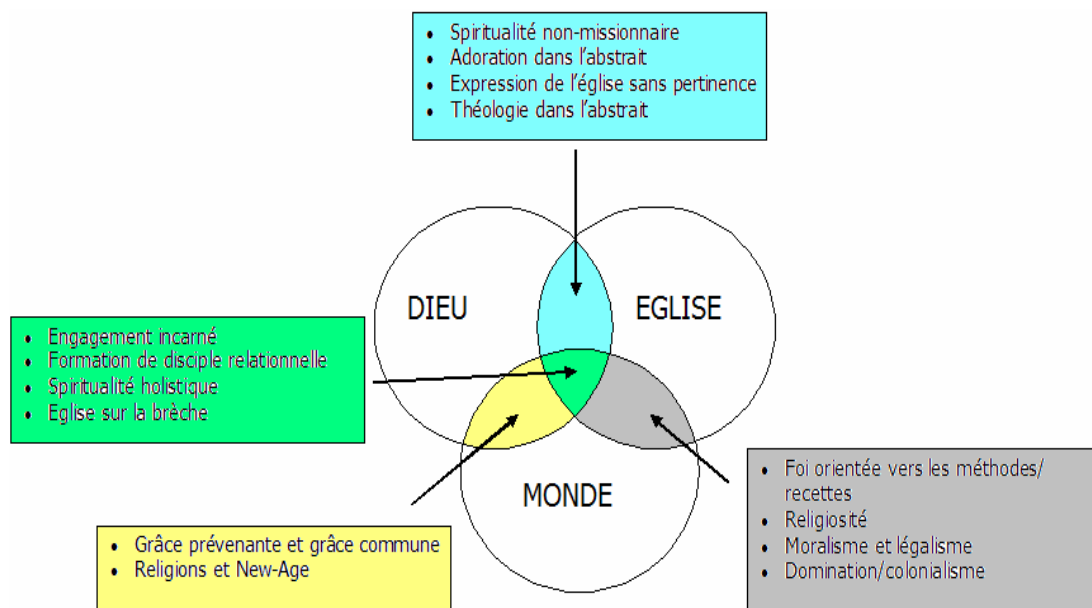
⁶ Edward H. Hammett, *The gathered and scattered church*, 1999, Smyth & Helwys, pp. 9-11

forme de lobby politique. Le royaume de Dieu est établi par le pouvoir et la force, il est imposé au monde.

Dans ces deux approches, c'est toujours une mentalité dualiste, en opposition, nous contre eux, qui est développée. D'une manière ou d'une autre, on ne fait pas partie de ce monde. Soit on s'en retire en l'abandonnant à son sort et à ses dérives, soit on le force à devenir comme nous et on le colonise. Mais il y a une troisième voie, celle de l'incarnation. Ainsi l'église dualiste pourrait être schématisée de la manière suivante⁷:



En réorientant les trois cercles du schéma ci-dessus, nous pouvons visualiser l'expérience chrétienne d'une manière complètement différente. Lorsque les trois cercles se touchent, la partie centrale représente une église réellement missionnaire, profondément incarnée et agissant d'une manière à étendre le ministère de Jésus dans le monde. Dans ce mode, notre adoration est toujours vécue dans le contexte de notre mission, elle est pertinente culturellement. Notre évangélisation et notre action sociale ne sont pas dissociées et nous rejoignons Dieu dans ce qu'il est en train de faire dans le monde (Il est déjà là!). Notre spiritualité s'exprime dans tous les domaines de notre vie.



⁷ Tiré de Michael Frost et Alan Hirsch, *The shaping of things to come*, Hendrickson Publishers, 2003

Sécularisme et piétisme

Ces derniers siècles, deux mouvements parallèles se sont développés, un dans l'église (le piétisme) et un dans la société (le sécularisme). Ces deux mouvements ont en fait travaillé ensemble, comme les définitions suivantes nous le montrent :

Sécularisme: processus par lequel une société/culture est libérée de l'influence décisive des idées et des institutions religieuses.

Piétisme: processus par lequel les idées et les institutions religieuses sont libérées de l'influence décisive de la société/culture.

Voyez-vous une différence? Cette exclusion mutuelle nous permettra-t-elle d'atteindre les objectifs de Dieu dans ce monde? En fait, les chrétiens qui souhaitent être incarnés ont à combattre une double résistance: la première se trouve à l'intérieur d'eux-mêmes et tend à maintenir leur foi et leur implication dans la société dans deux tiroirs séparés. La seconde provient de la société elle-même et pousse le chrétien à ne pas prendre sa foi avec lui dans son travail, par exemple, mais à la cantonner à la sphère privée, ecclésiale, voire familiale.

Par exemple, lorsque les Anglicans britanniques ont sorti un rapport sur l'état des cités urbaines, intitulé *Faith in the City*, le cabinet des ministres, conduit à l'époque par Margaret Thatcher, a réagi vivement, répliquant au clergé de se concentrer sur leur province – le ciel – et de laisser les politiciens s'occuper de la leur – la terre.⁸

Le gouverneur de la Russie du Sud a récemment écrit une lettre aux églises de sa région (orthodoxes, baptistes et pentecôtistes), leur demandant quelle contribution elles pouvaient apporter à l'amélioration de la société russe. Une dénomination répondit avec l'admission candide qu'elle n'avait que peu à offrir. Elle ne préparait pas les gens pour ce monde – mais pour le suivant.

Adolf Hitler a déclaré pour sa part lors d'un rassemblement de pasteurs interférant avec la politique du gouvernement: «Je vais protéger le peuple allemand. De votre côté, occupez-vous de l'église. En tant que pasteurs, préoccupez-vous de conduire les gens au ciel et laissez-moi m'occuper de ce monde.»

Que faut-il penser de cela? Notre foi est-elle dynamique lorsque maintenue dans la sphère privée de la morale personnelle, mais dangereuse lorsque elle fait intrusion dans la sphère publique? D'un autre côté, la dernière action de Jacques Delors avant le terme de son mandat de président de la Commission Européenne en 1992 fut d'écrire aux responsables religieux d'Europe pour les encourager à aider l'Europe à retrouver son âme – pour l'aider à façonner son avenir.⁹ Quelle réponse notre église ou notre dénomination aurait-elle donné à une telle lettre?

Comment en sommes-nous arrivés à une telle méfiance de la société vis-à-vis de la religion¹⁰? Il s'agit d'un processus qui a duré plusieurs siècles, qui s'est amorcé à la Renaissance avec la montée de l'humanisme. La première partie de ce mouvement restait ancrée dans une vision chrétienne. Les grands hommes de cette époque (Pétrarque, Pic de la Mirandole, Erasme de Rotterdam...) commencent à revaloriser l'homme suite à leur découverte des philosophes de l'Antiquité et à critiquer l'institution ecclésiale vivant dans le compromis, la luxure, l'abus de pouvoir, la richesse... La deuxième partie du développement de l'humanisme est la période des Lumières (Voltaire, Rousseau, Descartes...). L'humanisme se radicalise, de même que la critique des institutions religieuses. Mais la plupart des philosophes des Lumières restent «chrétiens» (en fait déistes) et s'appuient de manière explicite ou implicite sur l'attitude évangélique pour libérer définitivement la société de l'emprise de l'Eglise et édifier une morale laïque. Ils distinguent raison et foi et émancipent la raison de la perspective théologique, mais ils n'opposent pas les deux ordres. La troisième partie du mouvement (milieu du XIX^e siècle) cherche à débarrasser l'homme de toute croyance religieuse, perçue comme une aliénation (Comte, Feuerbach, Marx, Freud...). Commence alors le temps de la rupture réelle entre humanisme et christianisme et de l'opposition radicale entre foi et raison.

⁸ Paul Miller, *Into the arena*, 1992, Kingsway Publications, p. 10

⁹ Les trois anecdotes ci-dessus sont tirées de Jeff Fountain, *Living as people of hope*, 2004, Initialmedia, p. 145

¹⁰ Toute l'explication qui suit est tirée de Frédéric Lenoir, *Le Christ philosophe*, Plon, 2008

Comme on peut le constater, c'est bien une réaction aux abus et aux incohérences de l'institution ecclésiale dans la sphère publique qui ont conduit à une telle méfiance. Alors que nous parlons de vivre notre foi dans tous les contextes de la vie, nous allons être confrontés à une réelle opposition. Mais il nous faut nous souvenir que nous récoltons ce que nous avons semé au cours des siècles... et endosser une autre attitude, celle du Christ, qui s'est «s'est dépouillé lui-même, en prenant une forme de serviteur, en devenant semblable aux hommes; et ayant paru comme un simple homme, il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix» (Phil. 2:7-8). C'est seulement en revêtant le manteau de service, d'humilité et d'amour de Jésus que l'Eglise pourra retrouver une influence et une crédibilité. C'est le chemin de l'incarnation.

Je suis avec vous tous les jours...

Le dualisme dans lequel nous avons grandi nous a enseigné à nous attendre à rencontrer Dieu dans certains contextes et pas dans d'autres. Et nous oublions qu'il est tout le temps et partout avec nous! Jésus lui-même nous a promis: «Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde.» Il n'y a pas une seconde de notre vie où Dieu n'est pas proche de nous. Par contre, c'est souvent nous qui perdons la conscience de sa présence.

Dans son ouvrage *Vivre avec Jésus aujourd'hui*, Juan Carlos Ortiz donne l'exemple suivant: «Supposons que je vienne vous rendre visite demain matin. Je frappe à la porte mais personne n'ouvre. J'écoute et j'entends des bruits venant de l'intérieur. « Il y a quelqu'un à l'intérieur», me dis-je, «et ils ne veulent pas ouvrir la porte.» Je frappe à la porte de toutes mes forces, mais il n'y a toujours aucune réponse.

Alors j'ouvre la porte et j'entre. Et vous êtes là. «Bonjour, comment ça va?» Vous ne répondez pas. Au lieu de cela, vous partez vers la cuisine. Alors je vous suis. «Je suis venu vous rendre visite.» Vous m'ignorez et commencez à éplucher des pommes de terre. Ce travail terminé, vous vous dirigez vers une autre pièce que vous commencez à nettoyer. Encore une fois je vous suis. Vous allez au supermarché et je vous suis. Vous allez à la banque et je vous y accompagne, mais vous ne me prêtez aucune attention. Je vous suis ainsi toute la journée sans que vous ne m'adressiez une seule fois la parole.

Le lendemain, je viens de nouveau chez vous. Je vous suis toute la journée et, encore une fois, vous faites mine de m'ignorer. Vous agissez comme si vous étiez totalement inconscient de ma présence.

Le dimanche, vous venez au culte et vous m'y voyez. «Oh, frère Ortiz, comment allez-vous? Cela me fait vraiment plaisir de vous voir!» Vous agissez comme si cela faisait longtemps que nous ne nous étions pas vus. «Mais... je ne comprends pas! Je viens de passer toute la semaine avec vous!» dis-je.

C'est ainsi que nous faisons avec Jésus. Il est avec nous pendant toute la semaine, mais nous attendons le dimanche pour sentir sa présence. Nous le traitons comme s'il n'était pas avec nous en permanence et, pardonnez ma franchise, ce genre de religion là s'appelle de l'hérésie. C'est tout l'opposé de ce qui caractérise la nouvelle alliance.

Quand Jésus vient dans une église, ce n'est pas pour y passer seulement une heure ou deux le dimanche. C'est pour jouir d'une communion continue avec nous, chaque jour de la semaine. Quand il vient, il ne nous quitte plus. Nous sommes à l'église avec lui, vingt-quatre heures par jour.

Il est temps que nous prenions conscience de sa présence.»¹¹

Une spiritualité de la vie quotidienne

Ainsi, le christianisme nous propose une spiritualité de la vie quotidienne. Arrêtons-nous quelques instants pour réfléchir à ce que cela signifie.

¹¹ Juan Carlos Ortiz, *Vivre avec Jésus aujourd'hui*, Editions Message, 1987, pp. 79-80

Considérons à quoi ressemble notre vie de tous les jours. Une approche consiste à faire la liste des activités qui composent notre quotidien, en indiquant le temps que nous passons pour chacune d'entre elles, puis à classer ces activités en fonction de la quantité de temps qu'elles nous demandent. Dans de nombreux cas, la vie quotidienne ressemble à quelque chose comme ce qui suit:

- travail – 8 heures
- sommeil – 8 heures (certains ont besoin de plus d'autres de moins; en moyenne cela prend le tiers de notre temps)
- repas – 2 heures (y compris la préparation et les rangements)
- transports – 1 heure
- toilette, rasage... – 1 heure (plus ou moins)
- tâches ménagères et courses – environ 1 heure

Votre liste variera probablement par rapport à cet exemple. Dans mon cas, la routine de ma vie quotidienne représente vingt-et-une heures de ma journée moyenne. Pour pratiquement tout le monde, cela représente au moins vingt heures. Cela ne laisse que quatre heures par jour pour tout le reste: discuter, bercer son bébé qui pleure, lire, regarder la télévision, inviter des amis...

Maintenant, réfléchissons à ce que cela implique pour notre vie spirituelle. La plupart de ce que nous avons appris ne s'applique qu'à ces quatre heures (ou moins) qui chaque jour de notre vie ne sont pas occupées par la «routine quotidienne». Notre culture chrétienne nous encourage à consacrer du temps à la prière, à l'étude de la Bible ou au ministère; on nous invite à participer à des réunions supplémentaires et à faire d'autres choses en plus. Quelque part, tout cela doit être compressé dans les dix-sept pour cent de notre vie qui ne sont pas occupés par le quotidien. Ces méthodes de spiritualité ne marchent pas si bien quand on les teste au sein de notre travail, de notre mariage, de nos enfants et de nos hypothèques. Elles ne tiennent pas compte du fait que nous passons la majeure partie de notre temps engagés dans des activités répétitives et banales dont la valeur éternelle est «questionnable».

La raison en est que ces spiritualités sont à l'envers. D'un point de vue chrétien, la spiritualité devrait être au moins autant applicable aux vingt heures consacrées à la routine quotidienne qu'aux quatre qui ne le sont pas. Une spiritualité de la vie quotidienne se préoccupe des quatre vingt-trois pour cent de notre temps, cette partie importante de notre vie qui est ordinaire, monotone et banale.

Une spiritualité de la vie quotidienne a existé dans l'église depuis bien des siècles, mais malheureusement, elle n'a pas beaucoup rejoint notre population moderne. Pendant quinze siècles, certains moines ont suivi la règle de Saint Benoît, qui demandait une vie combinant la prière et le travail – *ora et labora*. Ces deux aspects étaient des moyens de valeur pour louer Dieu. D'autres traditions importantes de la spiritualité chrétienne ont tenté de trouver le sens du «priez sans cesse» de Paul, une discipline qui requiert d'apprendre à intégrer sa foi dans sa vie quotidienne.

En vérité, si le christianisme n'est pas une spiritualité de la vie quotidienne, il n'est rien. L'incarnation est l'affirmation ultime du Dieu qui vient nous rejoindre dans l'ordinaire, pas dans un éclair éblouissant ou un buisson ardent (bien que cela puisse arriver), mais comme une personne que vous pourriez croiser dans la rue sans jamais la remarquer. Encore une fois, pour garder une perspective, il est évident que le fait de s'arrêter pour prier, lire la Bible... est indispensable et nécessaire, il est illusoire de croire que nous pouvons vivre une communion constante et profonde sans ces temps d'arrêt où nous nous concentrons sur Dieu. Là encore, l'image de la famille et du couple nous aident. Un couple qui fonctionne très bien ensemble, mais ne sait pas s'arrêter pour discuter plus profondément, vivre l'intimité... passe aussi à côté de ce qui peut nourrir et donner du sens à cette vie quotidienne.

Vivre avec Jésus aujourd'hui

Juan Carlos Ortiz écrit dans son ouvrage *Vivre avec Jésus aujourd'hui*: «Pourquoi appelons-nous église un bâtiment?»

Les mots représentent des idées et, bien que les gens sachent que le bâtiment n'est pas l'église, ils continuent à dire: «Je vais à l'église.»

Mais c'est une notion erronée. Il nous est impossible d'aller à l'église, parce que, tout simplement, NOUS SOMMES L'EGLISE. L'église n'est pas du tout un bâtiment. J'en viens à me demander si le fait que nous persistions à employer des mots qui nous font considérer l'église comme un lieu où l'on doit se rendre, n'explique pas en bonne partie notre incapacité à réellement fonctionner en tant qu'église sept jours sur sept...

Quand je me réveille le matin je demande à ma femme: «Martha, es-tu là?»

«Oui, Juan Carlos», me répond-elle.

Nous sommes deux, et tous deux nous avons Christ. Tous deux nous croyons en lui, et nous avons foi en lui. Alors nous sommes l'église. A ce moment-là, l'église est au lit.

Puis nous passons à la table du petit-déjeuner, où nous sommes bientôt rejoints par David, puis par Robert John. Bientôt nous sommes six parce que nos deux filles arrivent. L'église prend le petit-déjeuner. C'est cela, le bâtiment que Jésus a annoncé qu'il bâtirait en trois jours...

Où est le Seigneur ressuscité?

Peut-être l'imaginez-vous comme au-delà des nuages, peut-être même au-delà des étoiles? Mais où est-il, selon les Ecritures? Il est ici, en nous. Il est venu demeurer en nous, élisant domicile en nous, pour manger et boire avec nous. Il partage notre vie ordinaire, quotidienne – tout ce que nous faisons tout au long du jour et de la nuit.

Les gens croient que vivre une vie spirituelle, c'est vivre une vie qui n'est pas normale. Ils croient que c'est fréquenter les réunions de l'église, ou passer beaucoup de temps enfermé dans sa chambre à étudier la Bible ou en prière. On considère qu'être spirituel est quelque chose de différent de la vie ordinaire.

Non, être spirituel, c'est vivre tout son temps avec Jésus. C'est être en union avec lui – être un avec lui – et le laisser vous conduire dans tout ce que vous faites. Ainsi vous vivez une vie normale, mais entièrement soumise à la direction de Jésus-Christ. C'est cela vivre dans le royaume de Dieu – c'est vivre une vie physique pleine et entière, sous la direction interne du Roi.¹²

La pratique de la présence de Dieu

Frère Laurent de la Résurrection, de son vrai nom Nicolas Hermann, né en 1614 en Lorraine, entre comme «frère laïc» au couvent des Carmes de la rue de Vaugirard à Paris à l'âge de vingt-six ans. Sa vie y est faite d'oraison (deux heures de prière silencieuse par jour) et de travail manuel. Les frères laïcs prennent en effet sur eux les tâches matérielles les plus lourdes du couvent. D'abord chef cuisinier pendant quinze ans, ce qui n'est pas une mince affaire dans une maison de plus de cent religieux. Lorsque sa santé ne lui permet plus d'accomplir ces tâches, il devient savetier. Il meurt à l'âge de soixante-dix-sept ans.

On peut donc dire que toute sa vie, frère Laurent de la Résurrection a été un homme au travail, ce qui fait de lui le frère de tous les gens ordinaires, le vrai «frère» laïc. Pourtant, de son vivant déjà, il avait la réputation d'être un grand priant, un mystique. Quel était son secret?

Après des premières années difficiles, luttant avec un sentiment de culpabilité pour ses péchés, il décide de s'abandonner inconditionnellement à Dieu. Le résultat ne se fait pas attendre: «Je me trouvais tout d'un coup changé. Et mon âme, qui jusqu'alors était toujours en trouble, se sentit dans une profonde paix intérieure, comme si elle était en son centre et en un lieu de repos.»

A travers cette expérience très profonde, notre frère cuisinier découvre le secret de la contemplation. Il ne s'agit pas de quitter son travail pour rejoindre Dieu. Non, explique-t-il, «notre sanctification dépend, non du changement de nos œuvres, mais de faire pour Dieu ce que nous faisons

¹² Juan Carlos Ortiz, *Vivre avec Jésus aujourd'hui*, Editions Message, 1983, pp. 49-60

ordinairement pour nous-mêmes.» Et il continue: «Je retourne ma petite omelette pour l'amour de Dieu...»

Nous sommes là au cœur de la découverte de Laurent. «Je m'appliquais soigneusement le reste du jour, et même pendant mon travail, à la présence de Dieu.» Au début cela n'allait pas de soi, confesse Laurent. Quelquefois il oubliait même Dieu pendant longtemps. Laurent n'a pas appris sans peine à vivre dans la présence de Dieu, mais avec «beaucoup de lâchetés et d'imperfections.» A ceux qui veulent suivre son chemin, il conseille de ne pas s'étonner si au début on a l'impression de temps perdu et même de la répugnance. Mais à force de vouloir vivre sous le regard de Dieu, à travers un véritable exercice, une attention répétée et entretenue du cœur, la conscience de la présence de Dieu est devenue chez lui comme naturelle.

Laurent nous apprend que des actes séparés, épisodiques peuvent par leur multiplication devenir une «habitude». Ce mot entraîne une image: celle de l'habitude qui nous sied comme un habit, où nous habitons comme dans une habitation...Quelle joie quand on habite vraiment en Dieu et Dieu en nous! Laurent le confirme à maintes reprises: «L'habitude ne se forme qu'avec peine; mais lorsqu'elle sera formée, tout se fera avec plaisir...»

Le Dieu devant qui je me tiens...

«Élie, le Thischbite, l'un des habitants de Galaad, dit à Achab: «L'Éternel est vivant, le Dieu d'Israël, devant qui je me tiens! Il n'y aura ces années-ci ni rosée ni pluie, sinon à ma parole» (1 Rois 17:1). Elie avait beau se tenir devant la personne la plus importante du royaume, devant Achab, ce n'était pas d'abord devant un homme qu'il se tenait. Il se tenait devant le Dieu vivant. Se tenir devant Dieu, pour Elie, n'était pas limité à certains moments dans sa semaine ou dans sa journée. Quoi qu'il fasse, il se tenait devant Dieu!

Nous retrouvons cette idée dans ce que le Seigneur a dit à Abraham en Genèse 17:1: «Marche devant ma face!» Il ne lui a pas dit: «Sois spirituel!» ou «Fais ceci ou cela!» Le terme «marche» est utilisé dans la Bible pour exprimer le caractère d'une personne. «Jean [...] regardant Jésus qui marchait, dit: «Voilà l'agneau de Dieu!» (Jean 1:35-36, version Darby). Marcher n'est pas une activité très passionnante en soi, pourtant c'est une activité qui teste nos qualités d'endurance et de régularité. Marcher devant la face du Seigneur, c'est vivre l'entier de sa vie dans la conscience de sa présence. Comme Abraham, c'est à cela que nous sommes tous appelés.

Nous sommes appelés à un style de vie, à incarner Dieu dans notre quotidien et à vivre sa présence dans la vie quotidienne, dans notre marche de tous les jours. Esaïe 40:31 nous rappelle que «...ceux qui se confient en l'Éternel renouvellent leur force. Ils prennent le vol comme les aigles; [...] ils marchent, et ne se fatiguent point.» Nous aimons prendre notre vol comme des aigles, «planer» spirituellement sur les sommets. Je n'ai rien contre, j'aime cela aussi. Mais nous devons aussi apprendre à marcher sans nous fatiguer, à marcher dans la présence de Dieu, à marcher devant sa face.

L'exemple de l'adoration

La louange ou l'adoration constituent un bon exemple de comment nous avons détaché la dimension religieuse de nos vies de tous les jours. En méditant sur cette dichotomie entre l'adoration des réunions et l'adoration au quotidien, le Seigneur m'a donné il y a quelques années une image intéressante. Je la prends souvent pour illustrer combien l'adoration est appelée à être un style de vie quotidien dans tout ce que nous faisons.

Il y a deux mots grecs qui illustrent des aspects complémentaires de la louange: *Proskyneō*, c'est s'approcher de quelqu'un avec respect pour l'embrasser. Cela nous parle de l'intimité, de la révérence lors de moments dans la présence de Dieu. *Latreia* implique un style de vie où tout ce que nous faisons est fait pour la gloire de Dieu: école, vie de famille, sport. Ce sont deux aspects de la louange que l'on ne peut pas dissocier. J'enseigne cela aux enfants en prenant un billet de dix francs que je déchire en deux. Je leur demande alors: «Combien vaut cette moitié de billet?» «Rien du tout!», me répondent-ils. «Est-ce que vous êtes sûrs que ça ne vaut pas cinq francs? C'est pourtant la moitié de dix francs?» Il

en va de même pour la louange. Il y a des gens qui «s'éclatent» dans un moment de louange et qui donnent l'impression de vivre des choses fortes, mais leur vie de tous les jours démontre qu'ils ne cherchent pas à honorer Dieu. De même, il y a des gens qui vivent d'une manière très droite, sans faire le moindre faux pas. Pourtant, dans un temps de louange, ils sont incapables de vivre une dimension d'intimité avec Dieu. Pour offrir quelque chose de valeur au Seigneur, il nous faut ces deux aspects. Sinon, notre louange n'a pas de valeur!»

L'adoration *latreia*, l'adoration dans notre style de vie, est bien soulignée par les deux versets suivants:

1 Corinthiens 10:31: «Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu.»

Colossiens 3:17: «Et quoi que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, en rendant par lui des actions de grâces à Dieu le Père.»

La louange est réellement un style de vie, pas seulement un moment, même de six heures, de vingt-quatre heures ou de soixante-douze heures...

Notre adoration est ainsi manifestée dans tout ce que nous faisons, dans nos attitudes quotidiennes: la façon dont nous remplissons notre déclaration d'impôts, la manière dont nous travaillons. Quand mon patron sort de la pièce, je travaille de la même façon, car ce n'est pas mon patron physique que je sers, le «Dieu devant qui je me tiens» ne quitte jamais la pièce. C'est pour lui d'abord que je travaille, que ce soit comme maçon, enseignant, mère de famille ou pasteur. Cela se manifeste par une intégrité et une intention dans tout ce que je fais.

Jésus disait à la femme samaritaine que «l'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; car ce sont là les adorateurs que le Père demande» (Jean 4:23). Dieu ne cherche pas tant l'adoration que des adorateurs. Dieu cherche des cœurs, pas simplement pendant des temps d'intimité exaltée, mais au quotidien, en vérité. Cette dimension de la vérité est importante dans l'adoration.

Continuons à nous incarner... Nous vivons l'adoration comme un processus par lequel nous «entrons dans la présence de Dieu» (en fait, l'adorateur ne quitte jamais sa présence). Nous levons les mains, cherchant à atteindre le lieu très saint ou à recevoir quelque chose d'en haut... Notre adoration est ainsi profondément marquée par l'Ancien Testament où Dieu était loin de nous, à l'extérieur de nos vies. De plus, nous véhiculons ainsi des images incomplètes de Dieu et de la manière de vivre en relation avec lui. Nous voulons voir Jésus, nous prions qu'il ouvre les yeux de nos cœurs, qu'il descende au milieu de nous... Ces concepts ne sont pas forcément faux, mais ils sont très incomplets.

Jésus a ainsi dit à ses disciples en parlant d'un enfant: «Quiconque reçoit en mon nom un petit enfant comme celui-ci, me reçoit moi-même» (Matthieu 18:5). Et plus tard, dans la parabole de brebis et des boucs, «toutes les fois que vous avez fait ces choses (nourrir ceux qui ont faim, vêtir ceux qui sont nus, visiter les prisonniers et les malades, accueillir les étrangers) à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites» (Matthieu 25:40). Ainsi Jésus n'est pas uniquement «là-haut». Il est aussi là en bas, caché dans mon frère, dans ma sœur, et souvent dans celui qui ne frappe pas le regard. Nous courrons le risque de devenir des mystiques. Mais un adorateur véritable n'est pas déconnecté de la réalité terrestre. En fait, un adorateur démontre dans le monde physique ce qu'il est réellement dans le monde spirituel.

Soyons clair et affirmons avec Jean: «Si quelqu'un dit: J'aime Dieu, et qu'il hâisse son frère, c'est un menteur; car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas?» (1 Jean 4:20). Cessons de nous leurrer et de nous cacher derrière une religiosité de façade: notre amour du Seigneur ne va pas plus loin que notre amour de nos frères.

Nous voyons que nos relations horizontales ont de l'importance. Elles sont aussi importantes que notre relation verticale. Et nous, en tant que chrétien, nous clamons prioriser notre relation avec Dieu, recevoir des révélations, vivre des temps forts transportés au troisième ciel dans la présence même du Seigneur, et nous ne savons pas aimer, nous continuons d'entretenir la critique, le jugement, la supériorité et la suffisance. Nous sommes des handicapés relationnels. Par contre, notre relation avec

Dieu se porte bien! Vraiment? Mais franchement, qu'est-ce que le Seigneur doit parfois penser de notre adoration?

Dans notre église, il y a quelques années, nous vivions une période de médisance, beaucoup de gens murmuraient les uns contre les autres. Pourtant, dimanche après dimanche, notre routine d'adoration se poursuivait. J'ai reçu ce texte sur mon cœur: «Si donc tu présentes ton offrande à l'autel, et que là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère; puis, viens présenter ton offrande» (Matthieu 5:23-24). Nos relations horizontales sont importantes pour le Seigneur! J'ai partagé ce texte au président, lui proposant de ne pas cultiver davantage notre louange de façade, mais de crever l'abcès et d'encourager les gens à la réconciliation. C'est ce que nous vivions régulièrement avec les Fabricants de Joie avant chaque spectacle dans la rue, où nous leur rappelions que notre ministère est premièrement envers Dieu, et ensuite envers les hommes. Nous pouvons danser de manière parfaite, mais si notre cœur n'est pas propre, s'il y a des tensions entre nous, le Seigneur ne sera pas honoré. Nous prenions alors un moment à l'écoute de Dieu, où nous l'invitions à venir sonder nos cœurs. Nous invitions ensuite les participants à aller les uns vers les autres pour des demandes de pardon, des encouragements, et pour régler ce que Dieu leur avait montré. Certains s'exprimaient publiquement, certains allaient prier avec un responsable...

Cependant, ce matin-là, nous n'avons pas pu aller plus loin. «Les gens ne comprendraient pas, ils se braqueraient...»

Si l'adoration est réservée à Dieu («Tu n'auras pas d'autre dieu devant ma face...»), la louange, elle, peut également être vécue horizontalement. «Je vous loue...» écrivait Paul aux Corinthiens (1 Corinthiens 11:2). Louer signifie simplement: «Vanter les mérites de quelqu'un, dire ses qualités.» Quand la louange devient un style de vie, on loue aussi les gens. En Europe, on a tendance à voir le négatif, on critique par derrière, on juge... au niveau des hommes, et avec Dieu on serait de supers adorateurs? Il m'a fallu sortir de ma culture et passer quelques mois aux Etats-Unis pour le comprendre. Là-bas, dans l'école missionnaire que nous suivions avec mon épouse, j'étais constamment encouragé: «C'est super comme tu joues du piano! C'est génial comme tu fais la vaisselle!...» Tout ce que je faisais provoquait un compliment, un encouragement, un mot sympathique. J'ai très mal réagi à ce fonctionnement, j'avais l'impression que les gens étaient des hypocrites superficiels. Peut-être même qu'ils cherchaient à obtenir quelque chose de moi. Où était l'arnaque? J'ai avancé dans ce malaise jusqu'à ce que le Seigneur me reprenne, me montrant que c'est moi qui avais un problème avec mon esprit négatif. Si Dieu apprécie que nous formulions notre louange verbalement alors qu'il est capable de la lire dans nos cœurs, à combien plus forte raison nos frères et nos sœurs, nos voisins, nos collègues, ont-ils besoin de ces encouragements, de ces petits mots qui témoignent que nous sommes sensibles à eux, que nous les apprécions, que nous les affirmons... que nous les aimons.

J'ai du réapprendre, et je dois toujours réapprendre, à manifester dans mes relations horizontales ce que je vis dans ma relation verticale. Je ne veux pas entretenir de dualisme entre ces deux types de relations. Au docteur de la loi qui lui demandait quel était le plus grand commandement, Jésus a répondu: «Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta pensée. C'est le premier et le plus grand commandement. Et voici le second, qui lui est semblable: Tu aimeras ton prochain comme toi-même.» Le second est semblable au premier. Ne séparons pas ce que Jésus n'a pas séparé.

Au cours de ces dernières années, je suis devenu de plus en plus frustré par le terme «adoration», lorsque nous ne l'utilisons qu'en référence à une activité, en général des chants, conduite par un musicien ou un groupe dans un rassemblement de croyants. Je trouve l'usage de ce terme réducteur, parce que l'adoration n'est pas d'abord quelque chose que nous faisons lorsque nous nous rassemblons, ce n'est pas une activité séparée de la vie. Je pense que notre usage du mot «adoration» reflète notre vision du monde occidentale dualiste.

L'adoration exprime ce que nous devenons et manifeste l'amour de Jésus dans tous les aspects de notre vie, que nous marchions le long d'un chemin ou que nous visitions un voisin, que nous labourions un champ ou que nous soignons un malade. Elle exprime sa Seigneurie active sur

l'ensemble de notre vie, d'abord sur le plan personnel, puis communautaire, puis en étendant son Royaume dans le monde de mille et une manières différentes.

Reconnaissons-le: pour beaucoup de chrétiens occidentaux, l'adoration est devenue un événement déconnecté de la vie quotidienne. Nous ne sommes pas consacrés à vivre nos vies pour Christ, à être transformés par lui, à son image, jour après jour. Notre ego est le centre de la plupart de nos mondes, et nous sommes plus intéressés par ce que nous pouvons recevoir que par Celui que nous pouvons connaître. De plus, nous avons perdu la connexion entre l'adoration et la justice (Amos 5). Nous préférons vivre sur la «planète église» un événement culturel et sûr qui vient rarement défier nos styles de vie.

Dans «Le lion, la sorcière blanche et l'armoire magique», madame Castor décrit Aslan à Lucy. Lorsque Lucy découvre qu'il s'agit d'un lion, elle est terrifiée et demande: «N'est-il pas... dangereux?»

«Dangereux? Evidemment qu'il est dangereux. Mais il est bon.»¹³

Jésus, le lion de Juda, est infiniment bon. Mais puissions-nous ne jamais nous habituer à sa présence. Puissions-nous ne jamais le limiter à des temps «spirituels». Apprenons à reconnaître sa sainte présence dans nos vies quotidiennes, dans nos occupations les plus banales, dans notre vie de couple et de famille, sur notre place de travail, dans nos loisirs... Nous sommes le temple du Saint-Esprit. Dieu a fait sa demeure en nous, et il nous accompagne partout et dans tout ce que nous vivons. Nous sommes le tabernacle de David restauré dans la Nouvelle Alliance, où l'adoration vingt-quatre heures sur vingt-quatre est appelée à être manifestée. Pour devenir des adorateurs en esprit et en vérité, le type d'adorateurs que le Père recherche, nous devons apprendre à connecter sa présence à notre vie de tous les jours et pas uniquement à des expériences d'adorations collectives lors de réunions, de conférences ou de cultes.

J'aimerais suggérer que, pour incarner sa foi dans la vie quotidienne, nous avons trois domaines de base à réinvestir, qui ont chacun plusieurs ramifications: notre famille, notre travail et nos loisirs.

Vivre avec Jésus dans sa famille

S'il est un lieu où se révèle notre dualisme, c'est bien notre famille, comme le montrent les exemples suivants rencontrés dans notre ministère:

- Lors d'un week-end pour adolescents, nous avons prié pour une jeune fille qui était désespérée. Son père, ancien dans une église, la battait régulièrement alors qu'il donnait une image toute autre dans les activités de la communauté.
- Un adolescent présent dans nos camps semblait vivre quelque chose de très profond dans les temps de louange et d'adoration. Par contre, nous avons eu l'écho de la part de ses parents qu'il envoyait sa mère sur les roses lorsqu'elle lui demandait un service.

La vie de famille représente un réel défi. C'est là que nous sommes connus pour qui nous sommes réellement. Comme le dit Mark de Vries dans son livre *Family-based youth ministry*, «les ados de mon groupe de jeunes peuvent être impressionnés par mon message sur «soyez prompts à écouter, lents à parler et lents à la colère» (Jacques 1:19), mais ma femme et mes enfants sont ceux qui voient si je pratique réellement ce que je dis.¹⁴ Dans le creuset de la famille, les masques pieux fondent devant le feu de la fragilité humaine. Dans nos familles nos grandes théologies sont ébranlées par la façon dont nous vivons les frustrations dans nos relations les plus intimes. Les parents n'ont pas tant besoin de sermonner leurs enfants pour que ceux-ci apprennent ce que leurs parents croient. Ils vont le découvrir suffisamment tôt. Et les enfants «attrapent» souvent les croyances de leurs parents.

Derek Prince a écrit: «Acceptons une vérité simple. Si notre foi ne fonctionne pas à la maison, alors elle ne fonctionne pas, point final! Au nom du ciel, ne donnons pas au monde quelque chose qui ne

¹³ C.S. Lewis, *Le lion, la sorcière blanche et l'armoire magique*, 2001, Gallimard Jeunesse, p. 159

¹⁴ Mark deVries, *Family-based youth-ministry*, 1994, InterVarsity Press

fonctionne pas chez nous! Le monde connaît déjà assez de luttes et de désaccords. Il ne lui en faut pas plus!¹⁵»

Pendant le grand réveil, George Whitefield prêchait que «nous devrions toujours désespérer de voir un réveil de la piété dans le monde à moins d'avoir le bonheur de voir un réveil de la religion familiale.¹⁶» Whitefield avait une vision totalement incarnée du rôle de la famille chrétienne.

Quelqu'un a dit: «Ce que nous sommes à la maison, c'est ce que nous sommes réellement!» Lorsque nous abattons les compartiments de nos vies, nous réalisons que Dieu est pleinement présent dans nos maisons, que nous soyons famille, couple ou célibataire. Les responsables de l'église primitive l'avaient bien compris, eux qui percevaient le foyer comme une école pour responsables.

Paul l'écrit dans 1 Timothée 3:4, 5: «Il faut qu'il soit capable de bien diriger sa propre famille et d'obtenir que ses enfants lui obéissent avec un entier respect. Car si un homme ne sait pas diriger sa propre famille, comment pourrait-il prendre soin de l'église de Dieu.» Ce que tu es dans ta famille te qualifie pour exercer une responsabilité dans l'église. C'est ainsi que les anciens et les diacres étaient sélectionnés dans l'église primitive. Cela va à l'encontre de notre société actuelle où on nous demande au contraire de sacrifier notre famille pour grimper dans les responsabilités ou de choisir des responsables parce qu'ils ont étudié, qu'ils ont un diplôme ou des capacités publiques.

De même, pourquoi l'exercice du ministère se limiterait-il au cadre de l'église (dans le sens traditionnel du terme, c'est-à-dire les réunions ou l'institution). Si quelqu'un a reçu du Seigneur un don pastoral, il va l'exercer dans toutes les sphères de sa vie, et pas seulement dans la sphère ecclésiale. Il va avoir une préoccupation pastorale pour son épouse, pour ses enfants. Un prophète va prophétiser dans son propre foyer et sur les membres de sa famille. Non seulement dans sa famille, mais également dans son travail, auprès de ses voisins... Les dons de Dieu, lorsqu'ils sont incarnés, s'expriment dans toutes les sphères de la vie. L'église n'est ainsi plus une façade où on joue au spirituel, endossant des rôles, des attitudes et des expressions que nous n'avons ni à la maison ni dans les autres sphères de notre vie.

L'incarnation nous défie ainsi à vivre l'église comme un style de vie quotidien. Je me souviens de cet enseignant dans notre école de Formation au Travail parmi les Jeunes: «Quand je me lève le matin, je commence mon ministère. Je l'exerce envers mon Dieu, puis envers ma femme et mes enfants, en priant pour eux, en prenant soin d'eux. Ensuite, je me rends à mon bureau où je poursuis mon ministère, organisant des camps, répondant à des questions pointues...» Il n'y a pas de coupure, de rupture.

Le soir, quand je rentre de réunions fatigantes et que je suis épuisé, il est tellement tentant de me laisser aller et d'attendre de ma femme, même si c'est inconscient, qu'elle me serve et fasse tout pour moi. Pourtant, mon ministère continue, dans un autre cadre certainement, mais ma journée n'est pas terminée! Comme le rappelle Paul dans Ephésiens 5:25: «Maris, aimez vos femmes, comme Christ a aimé l'Église, et s'est livré lui-même pour elle...» Je suis appelé à la suite du Christ à me livrer pour ma femme!

Comme nous sommes relativement interchangeable avec mon épouse, il arrive qu'elle aille enseigner et que je reste à la maison pour m'occuper des enfants. Comme nous en avons quatre, en bas âge, et que nous les enseignons à la maison, je suis soulagé lorsque je vois ma femme rentrer. J'ai une très haute estime du ministère des épouses dans les foyers! Malgré notre fatigue, honorons-les et reconnaissons qu'elles ont toutes les raisons, bien souvent, d'être aussi fatiguées que nous à la fin d'une journée.

En commençant à prêcher sur la vision de Dieu pour la famille dans le monde francophone, nous avons été confrontés à deux états d'esprit.

Le premier est un esprit de résignation, un esprit désabusé. Les gens n'y croient plus. Leur vie de famille ressemble plus à une survie, à des années lumières des promesses de Dieu, mais ils s'en accommodent et essaient de faire avec.

¹⁵ Derek Prince, *Le rôle du père comme communicateur et éducateur*, <http://www.croixsens.net/enfant/perederekprince.php>

¹⁶ Kerry Ptacek, *A brief history of family worship*, <http://members.aol.com/kptacek/bhbfw.html>.

Nous avons rencontré le second la première fois que nous prêchions sur ce thème en France. A la fin du message, nous n'avons eu aucune réaction. A part peut-être un silence un peu gêné. Finalement, juste avant notre départ, une personne est venue vers nous et nous a confié: «Vous savez, depuis quinze ans que notre église existe, c'est la première fois que ce thème est abordé le dimanche matin. Nous ne parlons jamais de ces choses, elles font partie de la vie privée.» Elles font partie de la vie privée! Nous aurions pu prêcher sur l'adultère, le mensonge ou n'importe quel péché qu'on ne nous aurait pas fait ce reproche! L'impression que nous avons ressentie était: «Touche pas à mon jardin!» Comme si c'était le dernier bastion dans lequel on pouvait encore être soi-même (donc charnels...) et devant lequel on n'allait pas capituler si facilement!

Bien sûr, je ne nie pas le fait que la famille est souvent le lieu où nous vivons nos plus grandes souffrances. Combien de blessés, de maltraités, d'abandonnés, de trahis, de déçus... La famille est le lieu où nous vivons nos plus grandes joies, nos souvenirs les plus marquants. C'est aussi celui où nous vivons nos plus cruelles désillusions. Cependant, Jésus nous a commandé de faire de toutes les nations des disciples. Quel rapport? me direz-vous.

Le rapport est simple: pour faire d'une nation un disciple du Seigneur, il faut la prendre un individu après l'autre, puis un couple après l'autre, puis une famille après l'autre. On travaille ensuite dans les relations interfamiliales, dans les communautés, dans les sphères de la société. La famille joue donc un rôle très important dans ce processus. Pourtant, en circulant dans de nombreuses églises, nous réalisons que la plupart des enseignements donnés touchent à l'individu, puis à l'église.

Les pères de l'Eglise désignaient la famille comme l'église domestique et la congrégation comme l'église communautaire. Le terme domestique est ici utilisé dans le sens «qui a trait au foyer», et non dans le sens de serviteur. Cette notion a été retrouvée tout au long de l'histoire de l'Eglise dans tous les courants du christianisme.

Si nos familles sont appelées à être des «petites églises», selon Calvin, et que les parents sont ainsi «les apôtres, les évêques et les prêtres de leur foyer», selon Luther, il est urgent que nous apprenions à intégrer Jésus à notre vie de famille et à mettre nos familles au service du Royaume. Nous avons malheureusement une vision parfois stéréotypée de la famille dans nos milieux évangéliques, que nous pourrions résumer par: Maris, aimez vos femmes, femmes soyez soumises à vos maris, enfants obéissez à vos parents. Cependant, si l'église se poursuit et s'incarne également à la maison, nous sommes appelés à beaucoup plus. Jean-Paul II avait une vision bien plus biblique du rôle de la famille, comme il l'a écrit dans son encyclique «Familiaris Consortio»: «Nous affirmons que la famille chrétienne elle-même est un grand messenger de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ dans ce millénaire. Elle est véritablement un agent d'évangélisation.¹⁷» Et dans un autre texte: «De plus, davantage qu'un simple objet de la préoccupation pastorale de l'Eglise, la famille chrétienne est également l'un des agents d'évangélisation les plus efficaces.¹⁸»

Oui, nos familles sont appelées à plus! Prolongeant la vie et la mission de l'Eglise, elles sont appelées, dans leur lieu de vie, à manifester l'adoration, les relations, la formation, l'autorité et le témoignage que nous sommes appelés à vivre en Christ.

Le fait de pouvoir voir la famille comme un lieu où l'on peut vivre l'église est essentiel à la santé et à la prolifération du Royaume. Nous devons cesser de sacrifier nos familles sur l'autel du ministère ou de la carrière professionnelle et commencer à les voir comme notre ministère premier. Ensuite, en famille, nous pouvons investir pour le Royaume et son expansion. On ne peut donner ce que l'on n'a pas reçu. Alors que les familles commencent à refléter l'amour et la compassion de Christ et à le vivre, elles seront capables de croître ensemble vers la maturité et de rejoindre les blessés de la vie que Dieu aura placés dans leur sphère d'influence.¹⁹

¹⁷ Jean-Paul II, *Familiaris Consortio*, <http://mariage.pmc.free.fr/priere/marc12.htm>

¹⁸ Jean-Paul II, *Ecclesia in Asia*, http://www.vatican.va/roman_curia/pontifical_councils/family/documents/rc_pc_family_doc_20030124_families-manila-conclusions_fr.html

¹⁹ Mike Steele, *Running from true relationships*, www.house2house.tv/index.pl/00047

Vivre avec Jésus dans son travail

William Diehl, membre de la direction d'une grande multinationale d'acier, «laïc», décrit dans son livre *Christianity and real life* le fossé entre le séculier et le sacré dans les milieux d'église:

«Pendant les trente années de ma carrière professionnelle, mon église n'a pas suggéré une seule fois la prise en compte de mon ministère envers les autres sur mon lieu de travail. Mon église n'a jamais proposé de m'aider à améliorer ces aptitudes qui auraient fait de moi un meilleur serviteur, ni n'a jamais demandé si j'avais besoin de soutien dans ce que je faisais. Personne ne s'est jamais inquiété du genre de décisions éthiques auxquelles j'étais confronté, ou si je cherchais à communiquer ma foi à mes collaborateurs. Je n'ai jamais entendu dans une assemblée une affirmation publique ou un encouragement à exercer un ministère dans une profession séculière. En bref, je dois conclure que mon église n'est pas du tout intéressée à savoir si et comment je sers Dieu dans mon travail quotidien.²⁰»

Doug Sherman, un des premiers pionniers du mouvement de la foi sur sa place de travail et auteur de *Your Work Matters to God*, dit: «Notre sondage révèle que plus de quatre-vingt dix pour cent des chrétiens n'ont jamais été enseignés à connecter les principes bibliques à leur vie professionnelle. D'autres études démontrent que quarante-sept pour cent des gens interrogés avouent que la prédication et l'enseignement qu'ils reçoivent à l'église est déconnecté de leur vie quotidienne. Etant donné ces statistiques, il n'est pas étonnant que le chrétien moyen n'ait aucun impact spirituel dans sa place de travail et qu'il ait été incapable d'intégrer sa vie de foi dans sa vie professionnelle.»

David High a appris les règles et le fonctionnement de l'église en étudiant dans une école biblique, en servant au sein du personnel d'une église, en travaillant dans la mission, et en conduisant un groupe d'étude biblique à la maison. Puis il a implanté une église dont il a été le pasteur pendant un certain nombre d'années. Puis soudainement, Dieu l'a appelé dans le monde du travail, où il a commencé à fonctionner tout différemment. Il écrit: «Tu parles d'un choc culturel! Soudainement, tous les clichés et les déclarations de foi que j'avais claironnés aux hommes de mon église étaient testés dans le monde réel!»

Il découvrit rapidement combien il était difficile en tant que chef d'entreprise de vivre au niveau des attentes qu'il avait en tant que pasteur. Il explique:

«Quand j'étais pasteur, je réalisais peu les difficultés des hommes dirigeant des entreprises et conduisant leur famille, tout en essayant de soutenir en même temps tous les ministères et les programmes de l'église. En tant que pasteur, je me demandais pourquoi les hommes ne venaient pas à la répétition de la chorale le mardi soir, à l'étude biblique du mercredi soir, à l'évangélisation du jeudi soir et à la prière du samedi matin. Maintenant que je suis l'un d'eux, je n'arrive pas non plus à le faire.²¹»

Ces trois déclarations nous amènent à identifier le fossé qui sépare le monde de l'église et le monde du travail. Comme deux planètes éloignées, elles semblent n'avoir que très rarement l'occasion de se croiser, et encore moins d'avoir quoi que ce soit de commun.

Jacques Ellul aurait écrit: «La raison pour laquelle l'église a si peu de choses à dire au monde du travail est qu'elle est composée de ministres qui ne connaissent que peu cet univers et de membres qui veillent à garder leur vie de foi et leur vie professionnelle dans des compartiments séparés.»

Alors que j'étais jeune converti, apprenti mécanicien-électronicien, je n'aimais pas du tout ce métier. Comme je l'ai décrit dans le premier chapitre, je ne me sentais pas appartenir à ce monde. J'étais déconnecté. Je faisais mon nid dans la «planète chrétienne». Mon plus cher désir était de partir avec Jem (je venais de lire *Est-ce bien toi, Seigneur?*, le premier livre de Loren Cunningham. Cependant, lors d'un camp d'évangélisation, j'ai reçu une parole très claire lors d'un enseignement: «Il ne faut pas confondre un appel de Dieu avec un refus de la vie professionnelle!» J'ai clairement su où j'en étais. J'ai alors prié: «Seigneur, si c'est vraiment toi qui m'appelle dans la mission, donne-moi d'abord un métier que j'aime afin que ce ne soit pas une fuite!» Ce ne sera que dix ans plus tard que je

²⁰ William Diehl, *Christianity and Real Life*, Fortress, 1976, v-vi

²¹ David R. High, *Kings and Priests*, Books for the children of the World, 1993, p.4

vais effectivement quitter ma profession. Et dans ce laps de temps, j'ai découvert que travail et appel de Dieu n'étaient pas opposés.

Mettons les choses au clair, le travail n'est pas le fruit de la chute. Dieu lui-même est un travailleur, le travailleur par excellence! Il a créé l'univers à partir de rien. Chaque acte de la création a impliqué un travail de sa part. Il a «séparé, créé, parlé, planté et formé». Dieu a créé tout ce qui existe, l'espace, la matière, la végétation, les animaux et l'être humain. Sa création est d'une incroyable valeur, beauté, diversité, complexité et utilité. Et Dieu travaille toujours, continuant à soutenir l'univers dans ses multiples fonctions. Le travail de Dieu exprime sa nature, son caractère et sa personnalité.

Dieu travaille parce qu'il est un travailleur. Il a créé le travail parce qu'il est un travailleur. Dieu nous a créés à son image, donc nous sommes aussi des travailleurs. Nés travailleurs pour travailler avec lui.

La première chose que Dieu a dite rapportée dans la Bible concerne le travail. Genèse 1:28 nous le rappelle: «Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et soumettez-la.» Il a placé Adam dans le jardin d'Eden pour le cultiver et le garder. Dieu n'avait pas prévu que travail soit un «mal nécessaire», ni quelque chose à éviter à tous prix, mais quelque chose à faire de toute notre force.

Dieu a créé le travail avant la chute. Pour affirmer le fait que nous sommes créés à son image, pour nous impliquer dans la créativité, la gestion et le fait de pourvoir à nos besoins.

Le travail a été corrompu par notre chute dans la rébellion, l'égoïsme, l'orgueil et l'idolâtrie. Il est devenu destructeur, compétitif, frustrant, une lutte difficile et bien plus exigeante que ce que Dieu avait originellement prévu.

Mais maintenant, dans son amour pour nous, au travers de la mort et de la résurrection de son Fils Jésus Christ, Dieu nous a sauvés et restaurés, et non seulement nous-mêmes, mais aussi notre travail. Lorsque nous nous confions en Christ, «toutes choses deviennent nouvelles», y compris le travail. Maintenant, nous pouvons à nouveau travailler avec Dieu dans la gestion, la réconciliation, la re-création et l'établissement de son Royaume, l'honorant par ce que nous faisons, quel que soit notre travail. Jésus lui-même, un charpentier, a par son travail cautionné et dignifié notre travail, y compris le travail manuel.

Et le travail nous dignifie aussi; c'est pourquoi le manque de travail est si démoralisant, destructeur pour notre sens de valeur, ce qui constitue finalement l'effet le plus dévastateur du chômage. Récemment, je voyais un Africain interrogé dans son pays détruit par la guerre par un reporter de la télévision. «Quel est votre plus grand besoin?», lui demanda-t-il. Je me suis dit qu'il allait parler de nourriture, ou peut-être de logement, tant il était évident qu'il avait désespérément besoin des deux. Mais non! «Ce que je souhaite par-dessus tout», dit-il avec une perspicacité remarquable, «c'est la liberté de pouvoir travailler.»

Dans Exode 31:1-5, Dieu indique clairement qu'il est celui qui nous donne des capacités pour notre travail: «L'Éternel parla à Moïse, et dit: «Sache que j'ai choisi Betsaleel, fils d'Uri, fils de Hur, de la tribu de Juda. Je l'ai rempli de l'Esprit de Dieu, de sagesse, d'intelligence, et de savoir pour toutes sortes d'ouvrages, je l'ai rendu capable de faire des inventions, de travailler l'or, l'argent et l'airain, de graver les pierres à enchâsser, de travailler le bois, et d'exécuter toutes sortes d'ouvrages.» Nos dons, nos aptitudes, nos capacités nous viennent de Dieu. Tous nos dons, pas seulement les «spirituels»... Notre responsabilité est ensuite, comme l'indique la parabole des talents, de les faire fructifier, ou comme le suggère l'image du jardin, de les cultiver et de les garder. Considérons encore les éléments suivants:

- Beaucoup des apparitions, des interventions et des paraboles de Jésus avaient pour cadre des situations de travail. Jésus ne semblait pas avoir de problèmes avec cela.
- Jésus a appelé douze disciples sur leur lieu de travail, pour la plupart. Il n'a pas appelé des étudiants d'écoles bibliques, ni des rabbins pour construire son église, mais des travailleurs.
- Le travail dans ses différentes formes est mentionné plus de huit cent fois dans la Bible, plus que les mots utilisés pour exprimer l'adoration, la musique, la louange et les chants réunis.

La famille et le travail sont établis par Dieu à la création. Tous deux sont faussés par la chute. C'est la condition humaine: le travail est une bénédiction; le travail est une malédiction. Le travail peut être réellement satisfaisant, car c'est pour cela que nous avons été créés, mais il peut aussi être frustrant, sans sens et épuisant. Le travail est une vertu, mais elle est teintée par le péché.

De nombreux chrétiens tentent aujourd'hui de redonner du sens au monde du travail, et ce dans une perspective missionnaire et une vision du royaume de Dieu. Voici quelques-uns des mouvements qui se répandent cette dernière décennie dans le monde:

- Le mouvement pour une *mission holistique* s'adresse à toute la personne dans tout le monde créé.
- Le mouvement pour un *ministère sur la place de travail (marketplace ministry)* tente de poser certains fondements théologiques pour que les gens puissent vivre leur travail pour et avec Dieu et que celui-ci contribue à faire grandir son Royaume.
- Le mouvement des *faiseurs de tentes* reprend le modèle de Paul et des missionnaires classiques (Carey, les Moraves...) consistant à utiliser ses aptitudes professionnelles pour accéder à des pays fermés.
- Le mouvement des *entreprises en tant que mission (business as mission)* voit les entreprises comme une forme de mission, et pas simplement comme un moyen pour la mission.

Je pourrais en citer d'autres, et dans chaque mouvement existent de multiples variétés, expériences et conviction. Mais le consensus est là. Nous sommes dans un temps où travail et vie de foi sont appelés à se rapprocher, ce qui représente un réel défi dans notre société européenne largement sécularisée, humaniste et laïque... George Barna a cité ce mouvement comme le prochain accent de l'église locale: «Le ministère sur la place de travail constituera l'une des innovations futures principales dans le ministère de l'église.»

Billy Graham lui-même a dit: «Je crois qu'un des prochains grands mouvements de Dieu se produira au travers des chrétiens sur leur place de travail.» La place de travail est l'endroit où la plupart des chrétiens passent la moitié de leur journée, et le travail est un appel divin. Les chrétiens peuvent rendre gloire à Dieu par leurs paroles, par leur honnêteté, leur diligence, leur réflexion et par leur préoccupation pour la justice sur la place de travail.

Voyons quelques chiffres pour réaliser l'ampleur et la croissance de ce mouvement:

- «Il y a cinq ans – une seule conférence sur la spiritualité et la place de travail; maintenant, il y en a des centaines.» - Magazine *Business Week*, 1999.
- «Il existe dix mille groupes de prière et d'étude biblique qui se réunissent régulièrement dans leur place de travail. » - magazine *Business Week*, 1999.
- «En 2000, il y a eu soixante-dix-neuf ouvrages publiés sur la foi et le travail. Douze mois plus tard, on en était à douze par mois.» - Pete Hammond, InterVarsity Press
- «...Une masse de croyants plutôt diverse – une contre-culture bourgeonnant dans toutes les entreprises américaines – désirant bâtir des ponts entre la spiritualité et le travail. Historiquement, de telles personnes agissaient de façon discrète, seules ou dans de petits groupes où ils priaient et étudiaient la Bible. Mais maintenant, ils s'organisent et militent publiquement pour des changements.» - *Fortune Magazine*, 16 juillet 2001.
- «Il y a dix ans, nous ne pouvions identifier que vingt-cinq ministères liés au monde du travail nationaux ou internationaux. Aujourd'hui, nous en identifions plus de neuf cent.» - Mike McLoughlin, Marketplace Ministries, JEM.

Il y a plus dans notre travail que ce qui frappe les yeux. Voyons ensemble quelques aspects de l'appel du chrétien dans son travail.

1. *Notre place de travail est un outil pour grandir dans notre caractère.* Comme Paul l'a souligné dans Ephésiens 2:10, «car nous sommes son ouvrage, ayant été créés en Jésus Christ pour de bonnes œuvres, que Dieu a préparées d'avance, afin que nous les pratiquions.» Si nous avons

demandé à Dieu de faire de nous l'homme ou la femme qu'il désire que nous soyons, les situations au travail et dans la famille constituent la principale «salle de classe» du Seigneur pour nous. Si nous désirons voir le fruit de l'Esprit croître dans notre vie, notre place de travail est un des moyens les plus efficaces pour stimuler la croissance dans notre caractère.

2. *Notre place de travail est appelée à devenir un lieu d'adoration.* Le mot hébreu *avodah* signifie autant travail qu'adoration. Nous pouvons faire notre travail pour Dieu, pour sa gloire, pour son plaisir. Qui aurait imaginé se rendre au travail pour adorer? Ou dans la même ligne, adorer Dieu par ce que nous faisons à la maison? Une femme de ma connaissance a bien compris ce principe. Elle a scotché un panneau au-dessus de sa cuisinière sur lequel il est écrit: «Ici, le service divin est conduit trois fois par jour.» Lorsque notre adoration est notre style de vie du lundi au vendredi, et pas uniquement quelque chose que nous faisons le dimanche, la réunion du dimanche matin devient elle aussi différente!
3. *Notre place de travail est un moyen important pour faire la volonté de Dieu.* Il y a de grands débats autour du thème de la volonté de Dieu. Certains disent: «Si je connaissais la volonté de Dieu, je la ferais!», attendant de recevoir une révélation du Ciel ou un message en lettres de feu sur le mur. Mais nous connaissons déjà la volonté de Dieu. Le Nouveau Testament est rempli d'instructions spécifiques et détaillées qui nous indiquent la volonté de Dieu pour chacun de nous. Marc Twain a dit: «Ce ne sont pas les parties de la Bible que je ne comprends pas qui me troublent, mais ce sont celles que je comprends!» la volonté de Dieu n'est pas d'abord un changement de métier ou de lieu dans l'avenir, c'est un changement d'état d'esprit dans le présent. Le dualisme nous pousse, en tant que chrétiens à imaginer que faire la volonté de Dieu, c'est rejoindre les rangs de ceux qui sont payés par l'église. Mais notre place de travail est le meilleur endroit pour faire la volonté de Dieu.
4. *Notre place de travail est un lieu où nous pouvons chercher la justice.* «Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice» (Matthieu 6:33). Les évangéliques des dix-huitièmes et dix-neuvièmes siècles étaient réputés pour leur implication constante et coûteuse dans la lutte pour la justice et la réforme, en particulier dans le monde du travail. Wilberforce, Shaftesbury et de nombreux autres ont combattu pour l'abolition de l'esclavage, l'amélioration des conditions de travail dans les mines et dans les usines, la réduction des heures de travail pour les ouvriers surexploités, la création de syndicats et de représentants réels des ouvriers. Le socialisme, dans de nombreux pays, a commencé dans les églises.

Bien que les conditions de travail modernes ne soient plus infestées par les nombreux problèmes du passé, les chrétiens actuels ont encore à être attentifs à la situation de leurs collègues. Des formes de harcèlement et de discrimination, des employés pressés à agir contrairement à leurs convictions, des compagnies exigeant de leurs ouvriers de travailler de nombreuses heures supplémentaires aux dépens de leurs couples et de leurs familles... La justice doit encore être recherchée, et des encouragements prodigués à ceux qui sont trop craintifs, intimidés, mal informés pour la chercher eux-mêmes.

5. *Notre place de travail est un lieu de témoignage.* Vous y témoignez premièrement par la façon dont vous travaillez, puis par ce que vous dites. Les chrétiens ont un sens à leur travail que les autres n'ont pas. Une femme convertie pendant une semaine d'évangélisation s'est levée dans la réunion le dimanche suivant en disant: «Mercredi dernier, je suis devenue chrétienne. Jeudi matin, j'avais une toute nouvelle raison de sortir mon aspirateur!» Ainsi, les chrétiens ont une motivation pour bien travailler. Pas parce que le patron les observe, mais parce que Dieu les observe.

Sont également importantes dans notre témoignage non verbal: nos compétences, notre caractère et notre préoccupation du bien-être de nos collègues ou employés. Un électricien témoigne: «Le fait que j'aiguise mes compétences, que je continue de me former, fait partie de mon témoignage sur ma place de travail. Je suis ici pour accomplir un travail. Mon employeur et mon client désirent un travail bien fait. Si c'est le cas, ils me redemanderont et j'aurais des clients fidèles. Et ce faisant, j'en viens à bien les connaître. C'est très important, parce que cela accroît grandement mes occasions de partager ma foi avec eux.» Le caractère – honnêteté, constance, valeurs, attitudes, priorités, relations, état d'esprit positif, contentement – tous ces aspects parlent

énormément à nos employeurs, nos employés, nos clients et nos collègues. Permettons à nos vies d'être une bonne nouvelle autant qu'à nos paroles! Des choses que nous pouvons considérer comme normales peuvent interpeller les gens. Par exemple, si vous êtes mariés depuis vingt-et-un an, c'est trois fois plus que la moyenne nationale! C'est un réel message d'encouragement envoyé à vos collègues concernant leur propre mariage. La préoccupation pour le bien-être de vos collègues et vos clients est aussi un aspect important de votre témoignage au travail. Soyez intéressés à eux, à leur famille, à leurs espoirs, à leurs luttes et à leurs besoins. Cherchez à les aider pratiquement là où c'est possible, proposez-leur de prier pour leurs besoins. Très peu de gens refuseront la proposition d'un chrétien de prier pour eux. En fait, beaucoup de non-chrétiens prient! Pas publiquement. Pas devant leur famille. Mais de nombreux hommes et femmes prient avec ferveur derrière le volant de leur voiture, derrière la porte fermée de leur bureau, sur leur tracteur alors qu'ils labourent, dans leur cuisine en préparant le repas, en faisant la lessive, le repassage, pendant leur veille à l'hôpital et lorsqu'ils abordent leur pile de factures. De nombreux non-chrétiens ont de bonnes raisons de prier vu les difficultés et les défis, le stress et l'insécurité de leurs vies quotidiennes!

Lorsque notre compétence, notre caractère et notre intérêt pour les gens sont manifestés, cela soulève des questions et un intérêt dans la vie des gens. Nous lisons dans 1 Pierre 3:15: «Mais sanctifiez dans vos cœurs Christ le Seigneur (mettez-le en premier), étant toujours prêts à vous défendre, avec douceur et respect, devant quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous.» Même lorsque certains vous critiquent, vous agressent, vous confrontent et vous mènent la vie dure à cause de votre foi, c'est leur façon de vous évaluer, de vérifier la validité de ce que vous croyez. Comme l'a dit D.L. Moody, «nous devons gagner les gens à nous-mêmes avant de les gagner à Christ.» Dans notre témoignage sur notre lieu de travail, nous sommes des collaborateurs du Seigneur. Dieu lui-même est le grand évangéliste par excellence. Quand nous partageons notre foi avec une autre personne, Dieu a déjà commencé à lui parler depuis longtemps. Il était là avant nous!

L'évangélisation sur la place de travail a traditionnellement été comprise comme le fait de gagner des convertis à Christ sur notre lieu de travail. Le travail en lui-même est perçu comme moins important que le travail de proclamation de l'Évangile. Mais le fait de diviser le travail entre ce qui est important (la proclamation de l'Évangile) et ce qui est moins important (le travail lui-même) vient saborder notre témoignage, parce qu'il démontre un manque d'intégrité et rabaisse le mandat créationnel. Au lieu de cela, adoptons une approche trinitaire de notre témoignage sur notre lieu de travail: Soyons pleinement présents pour notre travail, proclamons pleinement l'Évangile en actes et en paroles, et pleinement cohérents dans la pratique de notre foi au travail. En étant présents pour notre travail, nous accomplissons le mandat créationnel donné à Adam, reflétant la gloire de Dieu en administrant avec sagesse sa création (Genèse 1:26, Esaïe 43:7). En proclamant l'Évangile en actes et en paroles dans notre travail (1 Pierre 3:15, Colossiens 4:6), nous donnons gloire à Jésus-Christ, le Fils de Dieu, qui est mort et ressuscité afin de nous donner la possibilité de vivre l'humanité d'une nouvelle manière, libres du pouvoir du péché et de la mort (Matthieu 5:13a, 2 Corinthiens 2:15-16, Romains 12:1-2). Par la pratique cohérente et honnête de notre foi au travail, nous rendons gloire à l'Esprit de Dieu (Actes 1:8) qui nous donne vie (Romains 8:11) à notre effort pour travailler différemment (Tite 2:9-10 et vivre une vie digne de l'appel de Dieu (Ephésiens 4:1). La présence, la proclamation et la pratique sont les moyens de faire face aux défis du pluralisme et de la persécution sur la place de travail. Dans un monde pluraliste, nous devons gagner le droit d'être entendu par la manière dont nous travaillons (1 Pierre 2:11-12, 1 Corinthiens 9:19-22, Jean 17:14-15). Pendant des temps de persécution, notre fidélité à Jésus sera testée (Jean 15:18-20, 2 Timothée 3:12). La foi qui résiste à l'opposition et aux épreuves peut être un témoignage puissant pour ceux qui peuvent avoir entendu l'Évangile mais ne l'ont jamais vu démontré pratiquement (1 Pierre 1:6-7).

Vivre avec Jésus dans le repos et les loisirs

Quelqu'un a dit un jour: «Ne vous reposez pas de Dieu, reposez-vous en Dieu!» Le repos a lui aussi été créé par Dieu, et il n'a pas prévu que ce soit un temps où il est laissé à la porte.

Après les six premiers jours de la création, le Seigneur a lui-même pris un jour de repos. Dieu était-il fatigué? Certainement pas. Si Elie pouvait se moquer des prophètes de Baal sur le mont Carmel, disant: «Criez à haute voix, puisqu'il est dieu; il pense à quelque chose, ou il est occupé, ou il est en voyage; peut-être qu'il dort, et il se réveillera» (1 Rois 18:27), notre Dieu est celui qui «ne sommeille ni ne dort» (Psaume 121:4).

Si ce n'était pas pour se reposer, pourquoi alors le Seigneur a-t-il instauré ce jour de repos? C'est totalement inattendu. Personne ne l'aurait inventé. Que Dieu prenne un jour de congé, qu'il cesse le travail! Quelle idée incroyable! Nous sommes tellement habitués à cela que nous ne sommes pas surpris, mais c'est étonnant! Il passe un jour entier à ne rien faire! Pourquoi?

- C'était un jour de satisfaction. La création était achevée, Dieu pouvait comme s'asseoir et la contempler. Il avait achevé son œuvre, Il était satisfait. Il n'y avait pas d'erreur, pas de catastrophe, tout ce que Dieu avait planifié s'était passé. Ce qui était un chaos est devenu un cosmos. Ce n'était plus informe, mais ça avait une forme. Ce n'était plus vide, mais rempli de vie.
- Il s'est reposé. Ça ne veut pas dire qu'il était fatigué, mais ça veut dire que Dieu ne trouve pas sa seule raison d'être dans son travail. C'est très important pour nous, parce que si nous sommes faits à son image, alors nous ne devons pas trouver notre seul raison de vivre dans notre travail. Il y a des gens qui n'arrivent pas s'arrêter de travailler. Ils ne reflètent pas pleinement l'image de Dieu, qui dit: «Je peux très bien être heureux sans travailler, je n'ai pas besoin de travailler constamment.»
- C'est le rythme de la semaine. Les plantes et les animaux n'en ont pas besoin, mais le chiffre sept a été comme imprimé en l'homme. Le chiffre parfait de Dieu est inscrit dans la nature humaine. Notre corps se renouvelle tous les sept ans. Notre pouls, le battement de notre cœur bat en rythme en proportion du chiffre sept. Nous vivons le mieux quand nous respectons les semaines. Et nous recevons ce rythme directement du Créateur. La révolution française, comme révolution athée, a aboli la semaine de sept jours. Ils ont décidé d'avoir une semaine de dix jours. Mais ils sont vite revenus en arrière, car ils ont découvert que la nature humaine ne colle pas avec un rythme de dix jours, mais marche le mieux avec un rythme de sept jours. Pendant la seconde guerre mondiale, les usines ont commencé à travailler sept jours sur sept, et la production était inférieure que lorsqu'on ne travaillait que six jours.

Ce temps de repos était si important pour Dieu qu'il l'a même inscrit dans les dix commandements. Exode 20:8-11 nous le rappelle: «Souviens-toi du jour du repos, pour le sanctifier. Tu travailleras six jours, et tu feras tout ton ouvrage. Mais le septième jour est le jour du repos de l'Éternel, ton Dieu: tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni l'étranger qui est dans tes portes. Car en six jours l'Éternel a fait les cieux, la terre et la mer, et tout ce qui y est contenu, et il s'est reposé le septième jour: c'est pourquoi l'Éternel a béni le jour du repos et l'a sanctifié». C'est le commandement qui est le plus détaillé. Peut-être parce que c'est celui que l'homme a le plus de peine à comprendre et à mettre en pratique...

Dieu a inscrit un rythme saint dans sa création. Non seulement un jour par semaine était-il mis à part, mais on avait aussi des sabbats d'années, amenant l'année du jubilé, pendant laquelle même la terre était appelée à se reposer. C'est d'ailleurs en partie pour ne pas avoir respecté ces années sabbatiques qu'Israël a été emmené en déportation (Lévitique 26:34-35). Soixante-dix années du Jubilé non respectées ont entraîné soixante-dix années de captivité.

Cela constitue un enseignement pour nous. Pour ma part, pendant des années, j'ai servi Dieu jour après jour, et mes week-ends comme mes vacances passaient en grande partie dans le ministère. Pendant des années, tout s'est bien passé. Mais vers trente-cinq ans, je me suis retrouvé en burn-out, au bout de mes ressources, complètement épuisé... Autre type de captivité du monde d'aujourd'hui,

bien loin du pays de la promesse... J'ai du redécouvrir le sens du sabbat et combien j'en avais désespérément besoin. Jésus lui-même devait encourager ses disciples: «Venez à l'écart dans un lieu désert, et reposez-vous un peu. Car il y avait beaucoup d'allants et de venants, et ils n'avaient même pas le temps de manger» (Marc 6:31).

J'ai donc du apprendre à rythmer mon année de temps de sabbats, et ceci à différents niveaux. Comme je me ressource quand je suis seul, j'ai besoin de temps où je pars trois ou quatre fois pendant l'année pendant deux jours pour prier, méditer, me promener, écrire, lire. Le mot hébreu *shabbath* vient d'un mot qui veut dire «cesser». Il s'agit réellement d'une coupure, d'un arrêt. Dans l'Ancienne Alliance, il s'agissait d'un jour mis à part, le samedi en l'occurrence. Dans la Nouvelle Alliance, nous touchons davantage au style de vie, et savoir faire sabbat consiste plus à prévoir des temps où nous nous retirons du rythme effréné de nos vies pour nous centrer sur Dieu. On peut même apprendre à vivre de mini-temps de sabbats pendant nos journées. C'est une question de discipline et de savoir s'arrêter.

Dans notre société occidentale, nous avons tendance à vivre dans un état de stress constant. Quand ce n'est pas la pression du travail, c'est celle de la famille, de l'administration, des finances... Physiologiquement, notre corps sécrète de l'adrénaline afin de nous maintenir dans un état alerte et concentré. Le problème, c'est que fonctionner sous adrénaline est épuisant, et que notre corps a besoin de temps d'arrêts pour se recharger. Les lui accordons-nous?

Il y a quelques années, lors d'une retraite du personnel de Jeunesse en Mission Suisse romande, notre orateur était un psychologue qui nous a enseigné sur le fonctionnement de l'adrénaline. Il nous encourageait à prendre chaque année un bloc de trois semaines de vacances. La première semaine, nous disait-il, vous êtes encore sous adrénaline et courez à gauche et à droite faire plein d'activités. La deuxième semaine, l'adrénaline redescend et vous êtes complètement apathiques. Vous n'arrivez pas à vous bouger. La troisième semaine, vous recommencez à rêver, à faire des projets. Vous êtes ressourcés. Nous avons essayé de mettre cela en pratique et avons pu en vérifier le bien fondé à plusieurs reprises.

Nous avons aujourd'hui une catégorie de gens qui sont accros à l'adrénaline et qui fuient tout temps de calme, de silence et de solitude. L'adrénaline a quelque chose de grisant. On sécrète de l'adrénaline lorsqu'on a peur, lorsqu'on est anxieux, pressé, stressé, accablé. Cette hormone agit un peu comme le café et le sucre; elle nous procure un *boost* artificiel qui nous permet de continuer nos activités même lorsque notre taux d'énergie est faible. Telle une bouée de sauvetage, elle nous aide à «survivre», à rester à la surface. Mais bien qu'elle soit indispensable dans des situations d'urgence, elle devient tout à fait nocive lorsqu'on en fait notre source d'énergie première.

Faire en sorte d'être constamment débordé et vivre «sous adrénaline» constitue souvent un moyen de fuir. C'est l'excuse parfaite pour nier certains changements qu'il est temps de faire dans notre vie, pour remettre les grandes décisions à plus tard, pour *survoler* les aspects de notre quotidien qui nous déplaisent ou qui nous inspirent de la crainte. C'est un excellent moyen, aussi, de se fuir soi-même. Vous reconnaissez-vous en ceci? Si c'est le cas, le moment est peut-être venu pour vous de poser pied et de faire face aux raisons pour lesquelles vous vous êtes créé une vie aussi chargée.

Le sommeil représente plus d'un tiers de notre vie! Nous ne pouvons pas parler du repos et des loisirs sans parler du sommeil. Il est déterminant pour la croissance, la maturation cérébrale, le développement et la préservation de nos capacités cognitives. Il est essentiel pour l'ajustement de nombreuses sécrétions hormonales et l'on sait aujourd'hui que sa réduction en quantité ou l'altération de sa qualité favorisent probablement la prise de poids et l'obésité. Enfin, la mise au repos de notre système cardiovasculaire au cours du sommeil est certainement l'un des enjeux de prévention des années à venir.

Les personnes qui dorment mal ou pas assez expérimentent les symptômes suivants:

- Baisse de la vigilance. Une concentration affaiblie entraîne une baisse d'attention.
- Diminution de la performance: On éprouve de la difficulté à réfléchir de façon logique, à assimiler de nouvelles choses et à s'exprimer clairement. On commet plus d'erreurs.

- Microsommeils: Parfois, on «cogne des clous»: on s'endort pendant quelques secondes sans s'en rendre compte. Pas très poli, et au volant, impardonnable!
- Sautes d'humeur: On devient irritable, impatient, intolérant et imprévisible. Dur pour l'entourage!

La somnolence diurne excessive atteint 8% de la population, 20 à 30 % de la population souffre d'insomnie peu sévère, 5 à 15 % de la population souffre d'insomnie sévère, 15 à 20 % des adultes utilisent occasionnellement des somnifères, 10 % en ont un usage régulier. Les conséquences professionnelles des insomnies sont une augmentation des arrêts de travail (31% contre 19% chez les bons dormeurs) et des accidents de travail (8 % contre 1 %). Au moins 8 % des insomnies sont d'origine professionnelle. 20% des accidents de la route dans les pays industrialisés sont attribuables à des endormissements au volant: par privation de sommeil, par somnolence diurne excessive ou par médicaments.

Il est important que nous ayons une vision biblique du sommeil. Le Seigneur nous dit dans Lévitique 26:6: «Je mettrai la paix dans le pays, et personne ne troublera votre sommeil.» Proverbes 3:24 ajoute: «Si tu te couches, tu seras sans crainte; et quand tu seras couché, ton sommeil sera doux.» Jésus était même capable de dormir au milieu de la tempête. Le sommeil est un don de Dieu, et c'est quand nous commençons à avoir de la difficulté à dormir que nous nous en rendons compte. Le Psaume 102:7 nous dit: «Je n'ai plus de sommeil, et je suis comme l'oiseau solitaire sur un toit.»

Comment est votre sommeil? Expérimentez-vous la paix promise par Dieu? Vos nuits constituent-elles les temps de ressourcements qu'il a prévu pour vous? Si ce n'est pas le cas, il est important de prendre cela au sérieux et d'en chercher la cause.

Une autre vertu du sabbat consiste à apprendre l'art du détachement. Que veux-je dire par là? Je ne parle pas d'une attitude distante et froide où on ne se laisse pas toucher par les situations et les personnes, où l'on est inaccessible. Le détachement, c'est l'art de rester au-dessus des circonstances et des problèmes, de voir les choses en perspectives. Nous sommes parfois tellement enfoncés dans nos situations que nous n'avons plus de recul et nous laissons voler notre confiance, notre paix et notre joie.

Pour vivre cela, nous sommes appelés à garder continuellement les yeux fixés sur Jésus. Cela s'apprend, comme Pierre lorsqu'il est sorti de la barque pour marcher sur l'eau à la rencontre de son maître. Tant qu'il gardait les yeux fixés sur Jésus, il avançait. Lorsqu'il a commencé à regarder davantage les vagues, il s'est enfoncé.

Le célèbre missionnaire Hudson Taylor a vécu un temps de révolution dans son ministère un jour où il étudiait le verset: «Ayez foi en Dieu» (Marc 11:22). Cette traduction met l'accent sur l'effort que l'homme doit fournir. Etudiant le passage dans le grec original, Hudson Taylor a réalisé qu'on pouvait le comprendre par: «Reposez-vous sur la fidélité de Dieu.» Cette fois, tout l'accent est mis sur Dieu, et la conséquence pour l'homme est le repos. Le repos se reçoit donc aussi par la foi, comme le salut et tout don de Dieu. Lorsque nos yeux sont fixés sur sa fidélité, son amour et ses promesses, nous pouvons vivre chaque situation dans le repos.

N'est-ce pas ce que l'auteur de l'épître aux Hébreux évoque: «Pour nous qui avons cru, nous entrons dans le repos» (Hébreux 4:3), liant le fait que les Israélites de l'époque de Josué ne sont pas entrés dans le repos à cause de leur incrédulité? Ce repos vient pour plusieurs raisons: nous gardons les yeux fixés sur Jésus et ses promesses et cela met tout le reste en perspective, mais aussi «nous nous reposons de nos œuvres» (Hébreux 4:10). La Nouvelle Alliance, c'est l'Esprit en nous qui agit, ce n'est pas une religion accomplie à force de volonté et d'autodiscipline. Ainsi, en dehors des temps de repos essentiels à notre récupération et à notre prise de distance, il y a un style de vie de repos, de sabbat, lorsque nous gardons les yeux fixés sur le Seigneur dans tout ce que nous faisons.

Stephen Covey, dans son livre «Les 7 habitudes de ceux qui réussissent tout ce qu'ils entreprennent²²» raconte l'histoire suivante:

²² Stephen Covey, *Les 7 habitudes de ceux qui réussissent tout ce qu'ils entreprennent*, Editions First, p. 273

«Imaginez que vous vous promenez dans une forêt. Vous rencontrez quelqu'un qui s'affaire autour d'un arbre:

- Que faites-vous? lui demandez-vous.
- Vous ne voyez pas que je scie un arbre!
- Mais, vous avez l'air épuisé. Depuis combien d'heures travaillez-vous?
- Plus de cinq heures et je n'en peux plus. Ce n'est pas un travail de tout repos
- Pourquoi ne prendriez-vous pas une petite pause. Vous pourriez aiguiser votre scie. Je suis sûr que vous iriez plus vite ensuite.
- Je n'ai pas le temps de m'arrêter. Je suis bien trop occupé à scier.»

Nous avons trop souvent peur de perdre notre temps lorsque nous ne faisons rien. Mais c'est bien de récréation, ou de re-création, que nous parlons. Quand nous nous reposons, Dieu nous re-crée.

Nous avons besoin de renouvellement sur plusieurs plans, que ce soit social (se retrouver seul quelques jours), psychologique (sortir de la pression), physique (après une activité intense ou une période de courtes nuits) ou intellectuel. Ces temps de repos sont certes nécessaires pour «aiguiser notre scie» et nous rendre plus efficaces dans nos tâches, mais ils sont en fait bien plus que cela.

Dans le projet de Dieu, est-ce que les loisirs ne servent qu'à améliorer notre productivité? Est-ce que le repos et la détente sont des valets au service du travail? Réfléchissons quelques instants au rôle de ces deux dimensions:

L'objectif du travail est de *promouvoir* le royaume de Dieu. L'objectif des loisirs est de *jouir de la présence* du royaume de Dieu. L'équilibre se trouve lorsque notre travail profite à nos loisirs et nos loisirs profitent à notre travail.

Nous devons apprendre la connexion entre travail et repos. Dieu n'est pas un esclavagiste. Dans Matthieu 11:28-30, Jésus dit: «Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous et recevez mes instructions, car je suis doux et humble de cœur; et vous trouverez du repos pour vos âmes. Car mon joug est doux, et mon fardeau léger.»

Ainsi les loisirs ne sont pas uniquement utilitaires (dans le sens où ils servent à récupérer notre énergie pour pouvoir à nouveau travailler correctement), mais ils ont du sens en eux-mêmes. Dans notre culture occidentale axée sur la performance, notre éthique de travail protestante basée sur l'excellence, ainsi que dans notre vision d'un Dieu sérieux et austère, nous avons perdu le sens biblique du repos et des loisirs.

Il y a trois grands axes bibliques qui vont nous aider à développer une théologie et une spiritualité des loisirs. Ces grandes lignes nous aideront à réaliser que les loisirs ne nous détournent pas de notre vocation, mais qu'ils y participent pleinement.

- Le mandat de jouir de la création divine. Nous nous sommes malheureusement parfois trop concentrés sur la dimension «règne» du mandat créationnel (Genèse 1:28) et avons négligé les implications du Seigneur jouissant de sa création (Genèse 1:31). La volonté de Dieu est que la race humaine se développe, mais il faudra plus que du travail pour cela; apprendre à jouir de la création, du fruit de son travail, à célébrer sont aussi des aspects que nous devons apprendre. En fait, le jeu peut nous connecter avec Dieu autant que le travail. Proverbes 8:30-31 nous parle de la Sagesse, qui représente Jésus: «Je faisais tous les jours ses délices, jouant sans cesse en sa présence, jouant sur le globe de sa terre, et trouvant mon bonheur parmi les fils de l'homme.» Et si, lorsque nous jouons, nous apprenions à intégrer le Seigneur dans ces temps de jeux et, comme Jésus, à jouer en sa présence!
- La théologie de la grâce. Les gens qui ne se confient pas dans la grâce de Dieu vont tenter de trouver leur salut et leur identité par leurs propres efforts. Sans cette compréhension, ils vont sans cesse devoir travailler pour mériter l'amour de Dieu. Le fait de ne rien faire les laisse coupables et mal à l'aise. Une mauvaise compréhension de la grâce peut aussi conduire à une vie complètement tournée vers les loisirs, et il y a certainement un danger. Tant les loisirs que le

sabbat sont destinés à nous reposer, à nous restaurer. Mais le sabbat est plutôt tourné vers Dieu alors que les loisirs sont tournés vers nous-mêmes. Le sabbat est un commandement divin alors que les loisirs sont une autorisation divine. Le sabbat restaure notre esprit et tout notre être alors que les loisirs tendent à ne toucher que notre corps et notre âme.

- La théologie du temps. Dans notre monde occidental, le temps est souvent une commodité qui doit être gérée plutôt qu'un don de Dieu. Les gens pensent souvent qu'ils peuvent organiser des temps de qualité avec leur conjoint ou leurs enfants, leurs amis ou même pour eux-mêmes en les réservant dans leur agenda. Les personnalités compulsives emmènent même depuis leur travail leur tendance à tout planifier dans l'organisation de leurs vacances. Mais le temps de qualité avec Dieu, avec soi-même ou avec d'autres ne peut pas être organisé. Nous devons ré-accueillir les surprises et l'inattendu. La surprise nous relie avec un Dieu surprenant, qui seul a le loisir de faire «tout ce qu'il veut» (Psaume 115:3). Ainsi une théologie du temps nous aide à gaspiller du temps de manière sainte et à accueillir l'inattendu. Les loisirs sont un des éléments qui font de la vie une sainte aventure. Cette aventure n'est cependant pas sans tentation (comme c'est le cas pour le travail). Les loisirs nous testent.

Les loisirs ont de nombreuses fonctions personnelles (rafraichissement, réflexion, évaison, divertissement...) et sociales (développement du couple et de la famille, des amitiés, éducation, pratique de l'hospitalité, entretien de sa santé et de son corps...).

Sur le plan spirituel, le sabbat est un commandement pour un type de loisir spécifique, principalement orienté vers l'adoration. En fait, toutes nos activités de loisirs devraient être dans une certaine mesure orientées vers l'adoration. Ce faisant, nous ne devrions pas uniquement chercher à glorifier Dieu au travers d'elles, mais aussi à être rafraichis par lui. Même les activités de loisir les plus «séculières» peuvent devenir des expériences spirituelles si nous prenons conscience de la façon dont Dieu est connecté à ce que nous faisons.

J'ai été profondément marqué par l'histoire d'Eric Liddle telle qu'elle est racontée dans le film «Les chariots de feu». Eric a réellement reçu un don pour la course à pied, mais sa sœur trouve qu'il y consacre trop de temps, au détriment de la mission et du travail de leur église. Eric, consacré à donner sa vie pour la mission en Chine par la suite, serre alors les épaules de sa sœur et lui dit: «Tu sais, quand je cours, je sens le plaisir de Dieu.» Pour Eric, la course à pieds est devenue un acte d'adoration. Et il a été créé autant pour courir que pour travailler ou exercer un ministère.

En fait, dans les loisirs nous apprenons à gérer des dons de Dieu: notre temps, notre corps, la création, la beauté, nos émotions, notre imagination...

Comment déterminer ce que nous faisons dans nos temps de loisir? Les Puritains nous aident à définir quelques lignes directrices très utiles:

- L'activité de loisir doit être de bonne réputation.
- Elle doit être profitable pour nous-mêmes et pour les autres.
- Elle doit tendre à la gloire de Dieu.
- Elle doit nous rafraîchir dans notre âme et dans notre corps.
- Ils doivent être pratiqués avec modération et sans excès.

L'objectif des loisirs n'est pas de jouir des plaisirs du monde. C'est de jouir de Dieu au travers de sa création et des dons qu'il nous a donnés. Les loisirs doivent être orientés vers Dieu en tant que chrétien. Ils consistent à se détendre en Dieu, à chercher notre joie en lui au-delà de ce qui est strictement nécessaire pour notre bien-être spirituel ou pour la promotion de son règne.

Dans notre société actuelle, les loisirs sont devenus une véritable industrie. On cherche à travailler de moins en moins afin de pouvoir vivre davantage de loisirs. En fait, pour beaucoup de gens, le travail n'est qu'une source de revenus pour financer leurs loisirs. Il n'y a rien de nouveau. Chez les Grecs déjà, Aristote écrivait: «Nous travaillons afin de pouvoir avoir des loisirs.»

Dans notre société, les loisirs sont là en bonne partie pour fuir l'ennui et la solitude, qui sont de véritables maladies de société. Certains loisirs deviennent ainsi une occupation fébrile et malade masquant le manque de sens et de communication dans nos familles et le vide de nos vies. Prenons un peu de distance et considérons notre façon de vivre les loisirs. Si nous nous sentons coupables ou mal à l'aise quand nous ne faisons rien et que nous choisissons toujours des activités qui nous permettent de «jouer dur» tout comme nous travaillons dur, nous risquons d'emmener dans nos loisirs la même compulsivité qui caractérise notre travail. On peut ainsi remplir notre temps libre de loisirs et ne pas se reposer, passant à côté du sens et du potentiel régénérateur de ce temps libre.

Les loisirs peuvent également, tout comme le travail, devenir une idole à laquelle nous consacrons sans compter nos finances, notre temps et notre énergie. Le sabbat biblique nous permet ainsi non seulement de replacer Dieu avant notre travail, mais aussi avant nos loisirs.

Ceci dit, la Bible nous met clairement en garde contre «la convoitise des yeux, la convoitise de la chair et l'orgueil de la vie» (1 Jean 2:16). La passion des voyages, le fait de pouvoir voir tel ou tel monument, tel ou tel endroit, tel ou tel film, cela peut aussi être la convoitise des yeux. Il y a une telle soif d'expérience, d'essayer ceci ou de vivre cela qu'il y a un réel danger que ces expériences prennent la place de Dieu. Un accent déséquilibré sur les loisirs peut réellement nous séparer de Dieu. La frontière entre la glotonnerie, les excès de table et un bon repas est subtile. Le gloton vit pour manger et, par conséquent, n'en a jamais assez et finit par s'ennuyer même à satiété. Le chrétien vit pour Dieu et, par conséquent, jouit d'un bon repas comme un acte d'adoration et le prend avec reconnaissance (Romains 14:6). La Bible nous encourage à la tempérance et à la mesure. Dans ce cadre, les loisirs sont un ministère envers nous-mêmes qui plait à Dieu.

Dans certaines églises, les loisirs sont parfois mal perçus parce qu'ils peuvent être synonymes de paresse et d'oisiveté, mais aussi parce qu'on a une vision faussée de la mort à soi-même, une vision quelque peu ascétique de la foi où tout plaisir est perçu comme charnel, voire diabolique. Nous devons développer une saine théologie, équilibrée, du plaisir et des loisirs. Notre Dieu n'a pas inventé la sexualité uniquement pour la procréation. Pourquoi a-t-il mis autant de diversité et de créativité dans sa Création? Le fait de jouir d'un bon repas et d'un bon vin doit nous amener à un sens profond de gratitude envers Dieu et d'exubérance dans notre vie quotidienne. Il a prévu que nos sens, stimulés, puissent nous conduire à l'adoration, à la communion les uns avec les autres et nous connecter à l'éternité.

«Le festin de Babette» est un film du danois Gabriel Axel, avec Stéphane Audran, Oscar du meilleur film étranger en 1988, en est une excellente illustration. Babette, cuisinière renommée dans un grand restaurant parisien, «Le Café Anglais», fuit la répression de la Commune de Paris en 1871. Elle trouve refuge au Danemark, dans un petit village luthérien, au service de deux vieilles filles.

Dans ce petit village puritain, ces deux sœurs dévotes mènent une vie très austère. Elles ne mangent qu'une nourriture fort simple, qu'elles partagent généreusement, certes, mais qui ne leur procure aucun plaisir. Or Babette est un génie culinaire. Lorsqu'elle remporte une somme rondelette à la loterie, elle consacre tout son gain à préparer un somptueux festin qu'elle offre à la communauté. Chacun des convives en sortira transformé.

C'est l'invité de marque du festin, le général Löwenhielm, qui reconnaît les «cailles en sarcophage» du «Café Anglais» et qui rappelle qu'un grand repas peut être une histoire d'amour, en levant son verre à celle des deux vieilles filles qu'il a toujours aimée mais qu'il n'a pas pu épouser. Ce n'est pas un film tendre mais un film bouleversant, grâce à la nouvelle de Karen Blixen dont Gabriel Axel a réalisé la mise en scène admirable de précision et de sobriété jusque dans les détails et dans ce stupéfiant contraste entre la vie triste et misérable de ce sinistre village luthérien et ce dîner fantastique, véritable exubérance de mets succulents et de vins prodigieux, comme le Clos Vougeot 1845, si parfaitement inattendue dans ce paysage nordique austère, glacial et battu par les vents. Le prodige du film - indiqué par le petit discours du général qui conclut le dîner - est que c'est le festin qui accomplit la communion de tous les convives et des amants séparés que le pasteur n'avait jamais réalisée - il les avait séparés pour sa propre satisfaction.

Illustration ô combien parlante que la communion avec Dieu et les uns avec les autres peut se vivre dans des contextes bien différents de ceux que nous avons l'habitude en tant qu'église. La générosité

de Babette qui offre tout ce qu'elle a nous rappelle celle de Marie versant le parfum de grand prix sur les pieds de Jésus. Gaspillage? Ce n'était en tout cas pas la vision du Seigneur. Ni celle des invités dans le film (en tous cas pas après le repas!)

Dieu est parfait. Il est l'expression absolue de la perfection. Il est l'Artiste, le Peintre, le Musicien. Il est le Créateur. Lorsqu'une personne, même non-chrétienne, exprime son art avec excellence et approche cette perfection, cela peut nous conduire vers Dieu.

John Coltrane, le saxophoniste qui jouait pour Dizzie Gillespie et Miles Davis, a exprimé quelque chose dans ce sens. Au début des années 1950, «Trane» a failli mourir d'une overdose à San Francisco, et lorsqu'il est revenu à lui, il a décidé de cesser de se droguer et de boire. Il a mis sa foi en Dieu. Son meilleur jazz a suivi cet événement, y compris «A Love Supreme», un déversement ardent de trente-deux minutes pour remercier Dieu pour sa bénédiction et lui offrir son âme.

Après une interprétation vraiment extraordinaire de «A Love Supreme», Coltrane est descendu de la scène, a posé son saxophone et a simplement dit: *Nunc dimittis* (ce sont les premiers mots en latin de l'ancienne prière de Siméon: «Seigneur, tu peux reprendre ton serviteur, car mes yeux ont vu ton salut»). Coltrane a senti qu'il ne pourrait jamais jouer ce morceau plus parfaitement. Si toute sa vie avait été vécue en préparation de cette prière musicale passionnée de trente-deux minutes, elle en aurait valu la peine. Il était prêt à partir.²³

Ainsi la présence de Dieu nous accompagne en tout. Les loisirs ne consistent pas à prendre congé du Seigneur pour enfin se défouler en faisant quelque chose qui nous fait vraiment plaisir, qui nous renouvelle vraiment... Comme Eric Liddle qui sentait le plaisir de Dieu en courant, comme John Coltrane qui exprimait son âme par la musique, intégrons Dieu dans tout ce que nous faisons et touchons à une partie de notre destinée!

La dimension prophétique, contrepoids de l'incarnation

Nous ne pouvons pas terminer ce thème sans aborder la dimension prophétique du chrétien dans la vie, créant une contre culture, dans le monde (incarnation), mais pas du monde (contre-culture). On ne devient pas tellement semblable aux gens qui nous entourent qu'on en perd notre spécificité.

Il n'est pas hors de propos de se demander si dans notre société européenne, le christianisme, les valeurs chrétiennes, les valeurs issues de l'Evangile ne vont pas de plus en plus paraître à contre-courant, à contre-pied des modèles éthiques, politiques, économiques qui gèrent nos sociétés. Jean-Paul II sur ce point a eu des paroles très claires. Les convictions chrétiennes sont en beaucoup de domaines contre-culturelles, contre l'air du temps (par ex. en matière de respect de la vie du début à la fin, en matière de critique d'un capitalisme qui ne respecte pas les gens ou d'une société de consommation qui aliène l'individu...), et je pense que c'est quelque chose qui va s'amplifier dans l'avenir. Je ne vous cacherais pas que je suis quand même un peu inquiet quant à l'évolution de notre société occidentale. Je pense que les chrétiens ont quelque chose à apporter dans les années difficiles que nous allons connaître.

Nous le savons bien: tout n'est pas l'œuvre de Dieu sur terre. Tant de choses dégradent les hommes et défigurent le monde. Nous avons à trouver un juste rapport à ce qui nous entoure. Cela suppose de la sympathie pour les aspirations de nos contemporains, mais cela exige également des ruptures qu'il faut savoir marquer avec le courage de l'Esprit.

Si on recherche l'incarnation sans cette dimension prophétique, on devient simplement des bons concitoyens totalement assimilés ayant perdu leur spécificité. Si on vit le prophétique sans l'incarnation, on se sépare et on devient des «séparés» (Pharisiens): «Je te loue de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes!»

Nous devons être des prophètes incarnés ou des incarnés prophétiques, et retrouver la «vraie» dimension prophétique: si nous recensons ce que dénonçaient les prophètes de l'Ancien Testament, vous trouverez des aspects comme l'injustice, l'exploitation du pauvre, l'abus d'autorité, l'égoïsme et

²³ Os Guinness, *The call*, 1998, Word Publishing, p. 45

l'avidité des responsables... Des choses qui rejoignent les préoccupations de nos contemporains. Nous devons créer une contre culture qui vienne rejoindre les aspirations profondes des gens; c'est ce qu'a fait Jésus.

Par nos vies et nos paroles, devenons des prophètes pour la société qui nous entoure, pas seulement en dénonçant, critiquant, jugeant... les choix de nos contemporains (fruits), mais en confrontant le système (racines), en posant les bonnes questions, en apportant des solutions et des nouveaux modèles plutôt que de ne faire que dire ce qui ne va pas.

Conclusion

Nous n'avons abordé ici succinctement que trois aspects, mais on pourrait en développer beaucoup d'autres! La politique, l'économie, l'art, la technologie... tout peut être abordé d'un point de vue biblique.

Mon réel souci est de préparer une église capable de représenter Christ dans le monde. Formons les gens pour leur vie de famille. Formons-les pour leur métier (bien sûr, je ne parle pas du savoir-faire, mais du savoir-être, de l'éthique, de l'attitude, du caractère, de l'esprit d'excellence...). Apprenons-leur à vivre le repos et les loisirs avec Dieu. Nous devons aider l'église à fonctionner sept jours sur sept. Comment faire pratiquement? Voici quelques idées pour nous stimuler:

- Pourquoi ne pas avoir une fois par année une journée des métiers (par exemple autour du 1^{er} mai, fête du travail), où nous prions spécifiquement pour les personnes de notre communauté actives dans le monde du travail, et où nous les reconnaissons comme des missionnaires, des représentants du Royaume, le sel de la terre et la lumière du monde?
- Pourquoi ne pas encourager des rencontres occasionnelles entre personnes du même corps de métier pour prier ensemble et étudier la Parole autour d'un thème qui les rejoint?
- Pourquoi ne pas proposer un questionnaire à remplir pour les membres de votre communauté pour identifier leurs questions, luttes et difficultés dans l'application de leur foi dans la vie quotidienne? Cela pourrait orienter une série de messages qui rejoint réellement les préoccupations des gens (nous avons toujours tendance à être trop théoriques!).
- Pourquoi ne pas inviter des membres qui cherchent à appliquer des principes bibliques dans leur profession ou leur famille à témoigner régulièrement (5mn) pour nourrir la vision de la communauté?
- En tant que ministère «à plein temps», pourquoi ne pas consacrer de temps en temps une journée pour travailler avec un de nos membres – sur sa place de travail? Ce faisant, vous communiquez que l'église existe pour envoyer les gens dans le monde, non pour les en extraire, que leur travail a de la valeur. Cela vous aide également à comprendre leur situation et leur quotidien.

Ce ne sont que quelques idées, vous en trouverez certainement beaucoup d'autres! Que le Seigneur vous bénisse dans cette démarche de Chercher d'abord le Royaume de Dieu... et sa justice! Qu'il vous inspire pour susciter une communauté incarnée et prophétique, qui manifeste la vie et la présence de Dieu lorsqu'elle est rassemblée, mais également dans une multitude d'endroits, de maisons, de professions lorsqu'elle est dispersée.